



Le Bond

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE - N°50 - DÉCEMBRE 2017



NUMÉRO SPÉCIAL
JAMES BOND, LES FEMMES, LA SEDUCTION

 **CLUB 007**
JAMES BOND
FRANCE



Bond et Lucia / Monica... 50, tout un symbole ?



50 / 50

Pierre Fabry

Cinquante est à bien des égards un nombre symbole. Tout cinquantenaire le sait. C'est un cap. Où définitivement l'on mesure le chemin parcouru, débarrassé des affres de l'enfance et de ses illusions.

Précisément le moment où l'on peut aussi la recouvrer. Là aussi où l'expérience accumulée doit compenser le temps perdu, le temps passé.

Pour d'aucun, voici le temps de l'examen de conscience. Celui d'une pause pour d'autres. Façon mi-temps. C'est là où, paradoxalement, on peut retrouver le chemin et le sens, le fil de son existence.

Aller enfin à l'essentiel en connaissance, sans plus tergiverser.

Les cinquantièmes peuvent être rugissants : la crise (« de la cinquantaine ») ou les démons (de midi)... Voilà sans doute ce qui conduisit à l'âge mûr un certain Fleming à se créer un double de papier pour vivre par procuration l'existence qu'il avait espéré. Et pour terrasser définitivement les carcans et son quotidien.

L'an prochain, Daniel Craig célèbrera ce cap fatidique, en pleine pré-production de sa quatrième aventure bondienne. Comme le regretté Sir Roger l'avait fait sur le plateau de *L'espion qui m'aimait...* Le cinquantenaire de Daniel sera justement l'opportunité de tourner une page de son existence pour partir vers de nouveaux horizons.

50, c'est justement le nombre de *Le Bond* écoulés. Plus que du passéisme, il fallait nous aussi marquer le coup. Choisir un sujet emblématique qui soit la synthèse de ce que nous

aimons en ce héros à qui rien ne résiste pas même le temps. « *Bigger than life* ». Il fallait aussi un thème qui nous permette d'exprimer pleinement le potentiel du magazine, sa sophistication en même temps que celle du personnage (merci Olivier !).

Cette revue, nous l'avons ainsi conçue et développée : pour conjuguer 50/50, textes et photographies de qualité. Toujours exigeante dans sa construction et dans le pointu, le classieux. Au gré de ses cinquante opus, notre magazine a muri, gagné en légitimité jusqu'à s'imposer comme une sorte de référence. Se hissant à la hauteur de 007.

Voilà donc près de douze ans que *Le Bond* accompagne notre passion. Plus que personne (et mieux que quiconque), au fil des centaines de pages patiemment composées, avec Vincent Côte nous mesurons les efforts, les déceptions, les remises en question, les coups d'éclats, les satisfactions sur papier glacé.

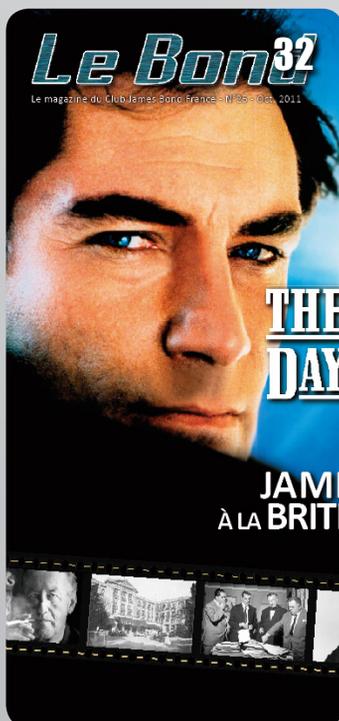
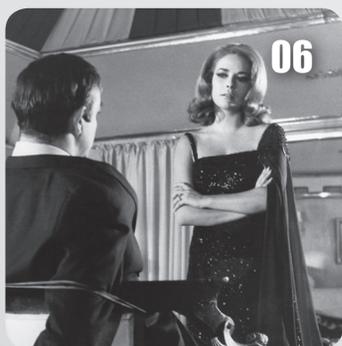
En cinquante magazines, la routine faillit bien des fois nous gagner. Tentant de dénicher le « jamais vu », le « jamais dit », le ton juste, jamais nous n'avons cédés à la facilité : pour maintenir le cap, le fil et plaire au plus grand nombre.

Puisque le « mi-temps » est dans toute existence l'occasion de revenir aux fondamentaux, aux sources : pourquoi notre magazine échapperait-il à la règle ? Souvenons-nous qu'une franchise bien connue vécut sa refondation au tournant de la cinquantaine... Vous avez dit symbole ? Rendez-vous en 2018... ■



Karin Dor disparue le 6 novembre dernier.





06 FOR YOUR EYES ONLY

- 06 Auf wiedersehen Karin
- 07 Rencontre avec Georges Beller

08 MY NAME IS...

Robert McGinnis : Bond on blondes

10 BOND & BEYOND

James Bond, les femmes, la séduction...

- 12 Zéro Zéro Sexe
- 16 L'homme qui aimait les femmes
- 18 Money Penny Lane is in my heart
- 20 James Bond, ce Playboy
- 24 Femmes, femmes
- 26 Portfolio

28 LIRE ET LAISSER MOURIR

- 28 *Eidolon*
- 30 *Red Nemesis*

32 BONS BAISERS DU CLUB

- 32 Nobody Does It Better... Fifty times
- 34 Le mot de M



AUF WIEDERSEHEN KARIN

Le 6 novembre 2017, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, l'actrice Karin Dor nous a quittés... Ce n'est évidemment pas ici qu'on se plaindra de voir le nom d'une comédienne associée à la série des « Bond », mais un résumé Wikipedia est, comme on dit aujourd'hui, un peu « réducteur ». En fait, la mort de Karin Dor vient nous rappeler la relativité de la gloire. Dans son Allemagne natale, elle était connue aussi pour plusieurs films de la série *Winnetou*, ou encore pour divers « Krimis » (ces films policiers, quelque peu démodés aujourd'hui, tirés des romans d'Edgar Wallace). Mais c'est vrai, pour le public international, elle restera comme l'interprète d'Helga Brandt dans *On ne vit que deux fois*, autrement dit de cette méchante rousse que Blofeld livrait à ses piranhas pour la punir de son manque d'efficacité. Ce qui n'est peut-être pas aussi triste qu'on pourrait le croire : beaucoup de comédiens vous expliqueront qu'un des plus beaux cadeaux qu'on puisse leur offrir est une mort mémorable sur une scène de théâtre ou sur un grand écran. ■



ÇA FERA UN MALHEUR !

Les célèbres figurines POP, sous licence avec de nombreuses franchises, voient leur collection s'élargir avec l'univers de James Bond... 007 (version Sean Connery) Oddjob, Blofeld et Jill Masterson seront disponibles fin décembre. Que les fans de Roger Moore se rassurent, sa version Bond ainsi que Requin seront aussi commercialisés. D'autres figurines de l'univers 007 viendront étoffer la gamme en 2018. Elles seront disponibles dans de nombreux magasins spécialisés de l'hexagone et sur 007.store.com.



En cette année anniversaire de *On ne vit que deux fois* et de *L'espion qui m'aimait*, Corgi réédite la célèbre « Petite Nellie » dans une boîte lookée années 60 avec un logo « the 50th You Only Live Twice anniversary ». Quand à la mythique Lotus Esprit (Wet Nellie), c'est avec une boîte au visuel similaire mais logotée « the 40th The Spy Who Loved Me anniversary ». En boutique spécialisée ou sur 007.store.com

« SANS LA LIBERTÉ DE BLÂMER... »

Beaucoup sans doute connaissent cette phrase de Beaumarchais, auteur dramatique du XVIII^e siècle pour exprimer d'une manière parmi d'autres ce qui fait (ce qui fut) l'une des valeurs et d'une richesse fondamentale de notre pays : la liberté. Et son contrepoint : le respect, des croyances, des idéaux, des opinions de chacun. Certains d'entre vous ont été surpris voire choqués de la publication d'une photo d'un homme politique en pleine page. Pour toutes ces raisons énoncées plus haut, je m'excuse donc auprès de ceux que cette photographie du président de la République en exercice a pu heurter. Rédacteur en chef de notre magazine depuis tant d'années, ayant été journaliste auparavant, je sais pourtant que l'examen d'un fait réclame distance et son traitement journalistique une subjectivité. Entre les deux : l'esprit critique et le libre arbitre. Pourtant aujourd'hui, le temps est à la peur, à l'autocensure (la pire de toute) par crainte de déplaire, de châtements, de jugement... Nos libertés individuelles s'en trouvent amoindries jusqu'à s'interdire d'écrire ou d'assumer un parti pris. Voilà pourquoi étant homme de liberté et de passion (pour le journalisme) : j'assume totalement. Et aussi pour trois raisons : 1/ La photo d'E. Macron est raccord avec l'article/analyse de Vincent Côte, placé à sa droite. Elle s'explique

donc voire se justifie « éditorialement ». 2/ Avec ses contributeurs, nous avons toujours développé notre publication comme un magazine ; un vrai, avec ses exigences (qualité textes/photos, rigueur et précision, mise en page parfaite...). Luc, notre président a toujours laissé cette liberté. Respect. Magazine d'actualité bondienne : Le Bond est magazine et d'actualité. Le cinéma, le monde tel qu'il est y ont toujours eu leur place autant que Bond, ou plutôt avec lui... Pour montrer à quel point 007 était un phénomène culturel qui irrigue notre temps. 3/ M. Macron a été élu président de la République, qu'on l'aime ou pas, qu'on partage ou pas ses choix. C'est un fait. Désormais sa fonction présidentielle s'impose à tous. L'homme d'un camp et devenu le « premier des Français » (dixit René Coty en 1958 à propos de Charles de Gaulle). C'est l'esprit même de notre Constitution. Désormais, il appartient à l'Histoire. Comme ses successeurs avant lui (j'aurais pu tout aussi bien mettre une photographie de Charles de Gaulle ou de François Mitterrand si l'écrit l'avait justifié). Interrogeons-nous : si une photo de B. Obama avait été nécessaire et utilisée, qu'en eut-il été des réactions ? ■ Pierre Fabry



Le meilleur pour la fin. Lalaland Records, connue pour ses sorties et rééditions rares et complètes de bandes originales, édite pour la première fois la musique intégrale de *Meurs un autre jour*. Supervisée par David Arnold, cette édition propose un nouveau master à partir des enregistrements originaux et comprend plus d'une heure de musique supplémentaire. Double CD avec livret, édition limitée à 5000 exemplaires sur www.lalalandrecords.com



RENCONTRE AVEC GEORGES BELLER

ON OUBLIE SOUVENT QUE L'ACTEUR POPULAIRE ET FAMILIER QU'IL EST DEvenu FUT L'UN DES DRAX MEN... NOTRE AMI OLIVIER CRAVE, QUI DÉJÀ NOUS LIVRA NOMBRE DE SUJETS INÉDITS, ÉTAIT FORT HEUREUSEMENT SUR LE QUI-VIVE. RENDEZ-VOUS FUT DONC DONNÉ DANS LA LOGE DU COMÉDIEN, RAVI DE SE REMÉMORER CETTE AVENTURE. MERCI À OLIVIER D'AVOIR AVEC PATIENCE ET PASSION SUSCITÉ CETTE RENCONTRE, FOR YOUR EYES ONLY...

Propos recueillis par Olivier **Crave**

Le Bond. Comment vous avez été contacté pour le rôle d'opérateur radio de la station « Moonraker » ?

Je connaissais Lewis Gilbert, je venais de tourner un film avec lui à Paris et j'avais un des rôles principaux avec Catherine Allégret. Le film s'appelait *Paul et Michèle*, et a eu beaucoup de succès à l'époque. Lewis a donc pensé à moi pour le rôle dans le nouveau James Bond.

Le Bond. Pensez-vous que le succès du film *Paul et Michèle* a été déterminant pour votre participation ?

Oui d'abord, mais c'est surtout qu'on s'est bien entendu avec Lewis, on a tourné trois mois et demi à Paris ensemble, on était amis. Il a voulu me faire plaisir sans doute, en me disant, voila, je vais tourner un James Bond, je serais content de t'avoir dedans !

Le Bond. Que vous êtes-vous dit quand vous avez réalisé que vous alliez travailler sur une production aussi ambitieuse qu'un James Bond ?

J'étais très heureux, imaginez. C'était mythique, donc c'était magnifique. J'étais vraiment ravi d'avoir été choisi.

Le Bond. Aviez-vous une certaine liberté ou est-ce que tout était parfaitement cadré ?

On avait la liberté d'interpréter, mais Lewis savait très bien ce qu'il voulait. Il nous amenait où il le souhaitait et c'est un très bon metteur en scène. Il prenait

le temps de nous expliquer, on essayait de jouer selon ce qu'il avait imaginé.

Le Bond. Quel a été le temps de tournage de vos scènes ? Est-ce que certaines ont été coupées ?

C'était très long, tout était très long. Les James Bond se tournaient d'une façon très lente. Ils avaient le temps, l'argent, les moyens... Lewis prenait le temps faire les plans qu'il avait envie de faire, donc on passait souvent plusieurs jours pour un plan. Tout ce que j'ai fait a été conservé. Ce n'est pas grand-chose ! (rires)

Le Bond. Quelle était l'atmosphère sur le tournage ?

Très sympathique, vraiment très bien. Roger Moore était un garçon adorable, et très ouvert. Et j'étais devenu très copain avec le géant, Richard Kiel, on ne s'est pas quittés, on sortait ensemble le soir, c'était très sympa.

Le Bond. Participer à un tournage produit par Albert R. Broccoli marque la carrière d'un acteur. Quel souvenir en avez-vous ?

C'était formidable. Tous les studios de France étaient loués pour faire ce film. Les moyens étaient vraiment considérables, la station spatiale à elle seule occupait le plus grand studio d'Épinay de l'époque. C'était un décor gigantesque. On était très nombreux à l'intérieur, ce fut très impressionnant. Sauf que la station spatiale explose à la fin du film : nous avons eu très peur car un début de feu généralisé s'est produit. Nous avons été obligés d'appeler les pompiers. Tout cela a failli se terminer par un terrible incendie, l'événement a été dramatique.

Le Bond. Quelle image de *Moonraker* avez-vous aujourd'hui ?

Une image très sympathique puisqu'on m'en parle encore. Je reçois encore aujourd'hui du courrier du monde entier, surtout de la part de collectionneurs d'autographes. C'est vraiment formidable d'être dans un film international, c'est planétaire donc c'est plutôt sympa !



Le Bond. Avez-vous gardé des contacts avec des acteurs de *Moonraker* ?

Bien sûr, avec Jean-Pierre Castaldi, par exemple. Avec certains comédiens, on se revoit et on se parle du film.

Le Bond. Comment voyez-vous l'évolution de la saga à travers les différents acteurs qui ont succédé à Roger Moore ? Aimez-vous les derniers films ?

J'aime moins aujourd'hui. J'aimais bien la tradition du James Bond de Sean Connery. Vous savez, James Bond suit les époques, actuellement il est différent et il est moins James Bond qu'il ne l'était dans le passé. Bond avait ce côté classe, ce côté gadget et à l'époque, ça nous paraissait incroyable. De nos jours, avec un simple téléphone, on a plus de gadgets qu'avec l'agent 007 dans ses films. Et puis derrière tout ça, il y avait aussi cet humour anglais, très flegmatique qu'avait James Bond. Ce garçon avait beaucoup d'humour et aussi beaucoup d'esprit.

Le Bond. Avez-vous une anecdote à nous raconter en particulier ?

Oui, une formidable avec le géant (Richard Kiel). Je le ramenais en voiture le soir à l'hôtel. Il était assis à l'arrière, le siège avant était relevé pour qu'il puisse avoir la place d'entrer. Un jour, un type me double en me faisant une queue de poisson. On finit par s'arrêter, et ce mec très violent sort de sa voiture pour venir chercher la bagarre avec moi. Je sors de la voiture et notre camarade géant sort à son tour. Je vois encore la tête de l'automobiliste qui a vu sortir et arriver sur lui ce géant de James Bond. Il est reparti comme un voleur ; je crois qu'il n'a jamais eu aussi peur de sa vie (rires). ■

Nos sincères remerciements à Georges Beller pour sa grande gentillesse et sa disponibilité.



MY NAME IS...



THE ROBERT MCGINNIS HOLLYWOOD EDITION

008



ROBERT MCGINNIS

BOND ON BLONDES

AVEC LUI, LES FILLES ÉTAIENT PULPEUSES ET LASCIVES, SURPRISES DANS DES POSES PARFOIS SUGGESTIVES, TOUJOURS PRÊTES, IMAGINE-T-ON, À ASSURER VOLUPTUEUSEMENT LE « REPOS DU GUERRIER ». SEAN CONNERY ET ROGER MOORE EN ONT BIEN PROFITÉ... PAR AFFICHES INTERPOSÉES, OF COURSE !



Guillaume
Évin

Dans ses illustrations bondiennes, Robert McGinnis s'est toujours fait plaisir. L'Américain n'a pas lésiné. Pour lui, 007 devait avoir droit au meilleur. Durant une petite décennie, l'artiste signa six affiches parmi les plus mémorables de la série, d'*Opération Tonnerre* à *L'Homme au pistolet d'or*. En point d'orgue ? Celles d'*On ne vit que deux fois* et des *Diamants sont éternels*. Dans l'une, James profite, manifestement bien, de son bain « à la japonaise », entourée d'un « volée de nanas » en bikini ; dans l'autre, le héros de Sa Majesté est encadré par deux bombes, une Rousse et une Blonde ; la première tenant dans sa main un diamant à hauteur de l'entre-jambe de notre espion favori.

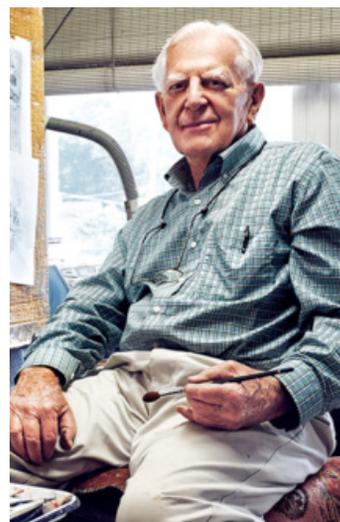
Robert E. McGinnis est un enfant des « *Roaring Twenties* » (« Les Années Vingt Rugissantes »). Son premier dessin d'enfant ? Popeye. Après avoir appris les rudiments de l'animation chez Disney et avant de s'attaquer au monde du cinéma, il se distingue en créant plus de 200 couvertures de polars. Un formidable produit d'appel pour des livres de poche vendus très peu chers. Pour 25 cents seulement, le lecteur peut ainsi s'offrir une femme fatale irrésistible, qui le regarde droit dans les yeux. Tout le talent de McGinnis consiste à broser des portraits, non pas tirés de scènes du roman en question, mais de son imagination. Il a carte blanche pour les poses, la tenue et le décor en arrière-plan. Tout juste l'éditeur se permet-il de lui demander que la chevelure de son modèle corresponde à celle de l'héroïne¹.

Pour le grand écran, l'homme ne se contente pas de prêter son talent à 007. On lui doit notamment les affiches de *Diamants sur canapé* avec Audrey Hepburn dans sa robe fourreau noire, son immense fume-cigarette et son chat sur l'épaule (sa première réalisation au cinéma), mais aussi *Le Casse de l'oncle Tom*, film de 1970 en pleine Blaxploitation, ou encore *Arabesque* avec Gregory Peck et Sophia Loren dans une posture typique de « femme McGinnis » ou *Barbarella*.

L'illustrateur-peintre se démarque de ses confrères par son coup de crayon et son sens inouï de la couleur. Chacune de ses œuvres, que ce soit pour un livre, un magazine, un film ou une publicité, arbore les teintes appropriées : vives mais pas criardes, pop sans être saturées. Surtout, McGinnis a un talent fou pour dessiner les femmes. C'est sans doute le plus doué sur ce créneau si particulier. Leurs courbes l'émoustillent

tout autant que leur chevelure et leurs poitrines opulentes. « Si vous cherchiez des peintures représentant des femmes magnifiques, note Donald Smolen, l'ex-directeur de la publicité chez United Artists, vous ne pouviez pas trouver mieux que McGinnis². » De fait, l'illustrateur règne sans partage des années 1950 aux années 1970.

Au faite de son art, McGinnis aurait pu prétendre à la succession de Gil Elvgren, si la mode des pin-up avait perduré. Mais le filon s'était tari dans les années soixante. Plus tard, au tournant des années 1980, il s'offrira même le luxe de refuser le contrat en or du magazine *Playboy*, qui voulait lui confier sa page pin-up après le décès de son dessinateur attiré, Alberto Vargas. McGinnis refusera parce qu'il juge le regard que pose le magazine de charme sur les femmes « puéril » et « immature ». Pire. Il trouvait les playmates de la page centrale « trop girondes, trop bronzées, trop jeunes » celles-là mêmes que mate James Bond dans l'étude du notaire Gumbold à Berne dans *Au service secret de sa Majesté*. Comme quoi, on peut fantasmer sur le corps des femmes tout en les respectant... ■



Pour en (sa)voir plus : <https://robertmcginnis.com> et *The Art Of Robert McGinnis* paru chez Titan Books en 2014.

1. Au final, McGinnis a produit plus de 1 200 couvertures d'ouvrages sans compter les magazines, et 40 affiches de films.

2. Art Scott, *Robert E. McGinnis, Crime et séduction*, Urban Books, 2015.

REPÈRES

- 1926 : Naissance à Cincinnati (Ohio, États-Unis)
- 1961 : 1^{ère} affiche, *Diamants sur canapé* immortalise Audrey Hepburn
- 1965 : Premier James Bond, *Opération Tonnerre*
- 1974 : *L'Homme au pistolet d'or*, dernière collaboration officielle avec 007
- 1993 : Honoré par ses pairs à l'Illustrators' Hall of Fame
- 2014 : Parution de son anthologie, *The Art Of Robert McGinnis*

JAMES BOND, LES FEMMES, LA SÉDUCTION...

SÉDUCTEUR OU CHASSEUR ? JAMES BOND EST UN PEU DES DEUX À LA FOIS, CONVENONS-EN. MAIS IL A SU ÉVOLUER TOUT AU LONG DE CES DÉCENNIES MARQUÉES PAR LE FÉMINISME, LE SIDA, LA PARITÉ HOMMES-FEMMES ET AUTRES BOULEVERSEMENTS SOCIÉTAUX.



ZÉRO ZÉRO SEXE



Philippe Lombard

Veuillez-vous tenir correctement, monsieur Bond ! », s'exclame l'infirmière Patricia après s'être dégagée de l'emprise de son patient dans *Opération Tonnerre*. En cette période mouvementée provoquée par l'affaire Weinstein, cette scène a de quoi nous remuer. Bond n'hésite pas à poser ses mains là où il le désire, à se montrer (trop) pressant, à passer outre les remontrances et les refus. Le pire est qu'il obtient finalement ce qu'il veut par le chantage. « *Quand je vends mon silence, on y met le prix* », explique-t-il à Patricia qui souhaite que l'incident de la table d'élongation ne s'ébruite pas. « *Vous ne voulez pas dire que... oh, non !* » « *Oh, si !* » #balancetonBond.

On m'objectera que l'infirmière accepte la « proposition » de Bond avec le sourire et qu'elle se montrera même plutôt possessive par la suite. Certes. Il faut dire que le personnage est présenté comme un Superman du sexe, un homme qui désire ardemment les femmes, toutes les femmes, et que les femmes désirent également. Rappelons-nous que sa première conquête à l'écran s'est en réalité jetée sur lui. En effet, Sylvia Trench dans *Dr. No* n'attend pas le coup de téléphone du lendemain mais s'introduit par effraction chez Bond ; elle ne se vêt que d'un haut de pyjama et attend patiemment l'arrivée de l'étalon...

Pour lui, tout cela est normal. L'homme est conscient de son magnétisme, de son pouvoir sexuel et il en profite largement. Au camp gitan dans *Bons baisers de Russie*, il passe la nuit avec les deux femmes combattantes ; en mission au Mexique



dans *Goldfinger*, il « fréquente » une danseuse ; à Paris dans *Opération Tonnerre*, il convoite visiblement l'agent de liaison du 2^e Bureau, M^{lle} Laporte, etc. Les girls principales sont généralement plus longues à conquérir mais il parvient toujours à ses fins. Les femmes sont pour lui des plaisirs comparables à l'alcool et à la nourriture. Il en parle d'ailleurs quasiment de la même façon, se demandant « *pourquoi les Chinoises ont un goût différent des autres filles* » dans *On ne vit que deux fois* ou comparant Felicca dans *L'espion qui m'aimait* à un dessert...

Pour la sexologue Catherine Solano, « *un homme qui a beaucoup de conquêtes, mais qui n'a qu'une seule fois une relation sexuelle avec chacune peut finalement avoir bien moins d'expérience qu'un homme qui reste longtemps avec une femme. Il a des expériences, mais peu d'expérience. James Bond n'a pas le temps d'écouter, d'échanger, de s'adapter. Il est en représentation tout le temps. Cela dit, il peut certainement les rendre heureuses, car une partie du plaisir que l'on ressent, c'est le plaisir que l'on s'autorise à se donner à soi. Et comme James est un fantasme puissant, le plaisir peut fonctionner sur ce ressort pour une femme, même s'il n'est pas forcément l'amant idéal que l'on imagine¹.* »

Ce qui est certain, c'est que sa réputation d'amant est aussi répandue que ses marottes en matière de cocktail. Tout le monde est au courant, y compris la partie adverse. Tout le plan du SPECTRE dans *Bons Baisers de Russie* est d'ailleurs basé là-dessus. Une agente du KGB est censée être tombée amoureuse de 007 et ne veut avoir affaire qu'à lui pour son passage à l'Ouest. Elle s'offre, nue, à Istanbul et Bond ne se



fait pas prier. Leurs ébats sont filmés à leur insu dans l'idée de compromettre le MI6... Pour convaincre tout le monde que Bond est bien mort dans *On ne vit que deux fois*, on met en scène son assassinat dans le lit d'une Chinoise à Hong Kong, ce qui semble on ne peut plus crédible...

Cet aspect du personnage n'échappe pas aux auteurs du *Casino Royale* de 1967. À la retraite, 007 parle de son « remplaçant » comme d'un « acrobate libidineux » et, constatant la disparition d'agents dans des « saunas pour dames » ou des « lupanars gitans », regrette que « l'agent secret s'identifie de plus en plus à un obsédé sexuel. » Il faut donc créer un CEFE : un Contre-Espion pour Femmes-Espions. « Nous recruterons l'homme que toutes les femmes désirent et nous l'entraîneront à ne pas désirer les femmes. »

Caruso (*Vivre et laisser mourir*), Aki et Kissy (*On ne vit que deux fois*), Anya Amasova (*L'espion qui m'aimait*), Holly Goodhead (*Moonraker*) et Mai Lin (*Demain ne meurt jamais*) ? Mais le sexe ne serait-il pas pour James Bond, si ce n'est un gadget (!), tout au moins une arme, un élément de son attirail d'agent secret ? Quand « M » l'envoie à Hambourg dans *Demain ne meurt jamais*, elle lui suggère de façon peu subtile de renouer des liens intimes avec Madame Carver qu'il a bien connue des années auparavant. Et le ralliement de la lesbienne Pussy Galore, pourtant au service d'Auric Goldfinger, est bien dû aux « qualités » de Bond... Ce retournement, tant sexuel qu'idéologique, est raillé par Fiona Volpe dans *Opération Tonnerre* : « James Bond, l'homme qui n'a qu'à faire l'amour à une femme pour qu'elle entende



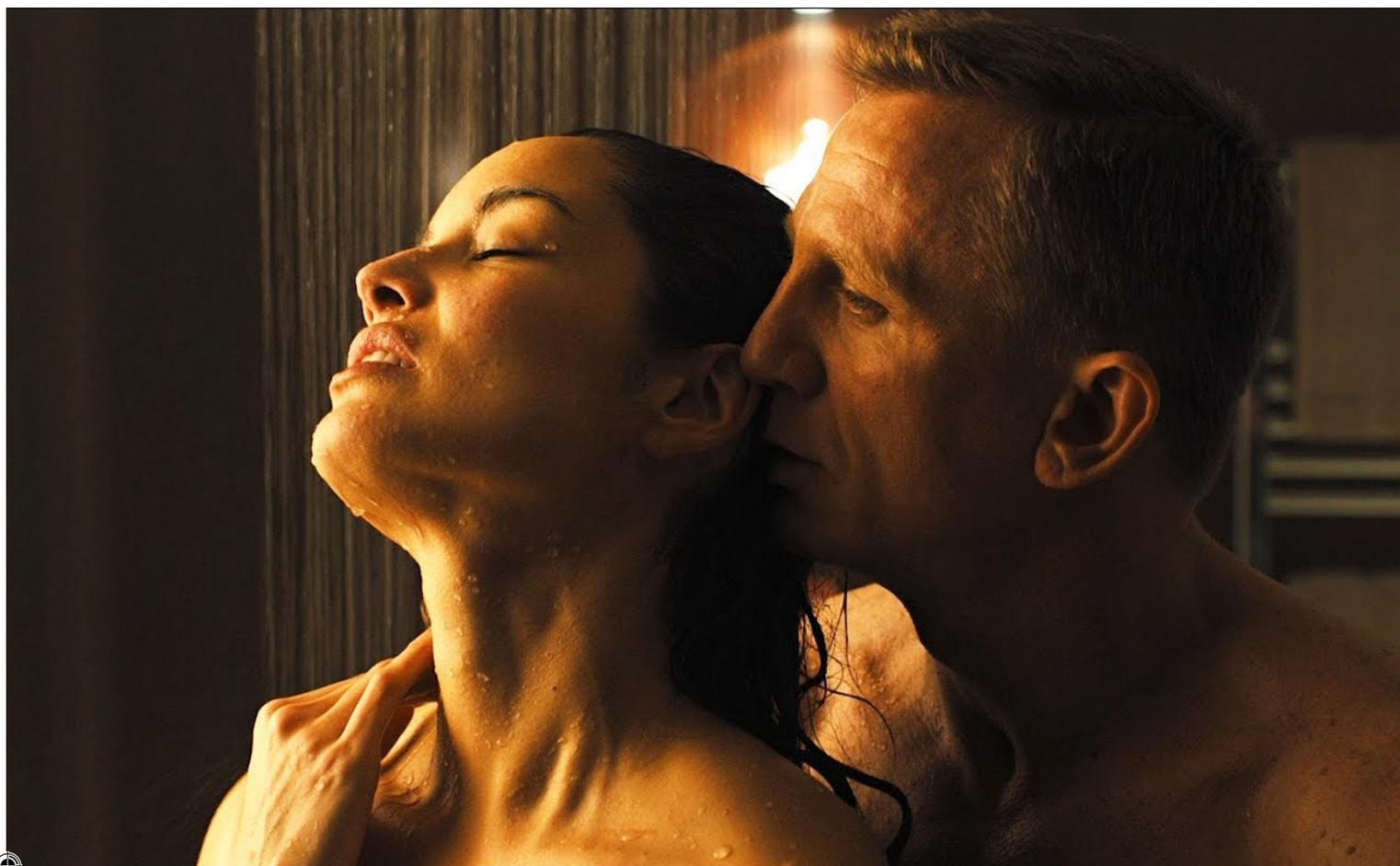
L'ENVERS DU DÉCOR

Dans son livre de souvenirs, *Amicalement vôtre* (L'Archipel, 2008), Roger Moore évoque les coulisses de ses scènes d'amour... qui ne se déroulent pas comme on le croit. Le début de la scène de *Vivre et laisser mourir* où Solitaire succombe aux charmes de 007 a été tourné en Jamaïque. « Nous la terminâmes sous les frimas de l'hiver anglais, se souvient l'acteur. Joan Collins m'avait quelque temps auparavant appris un truc pour me réchauffer dans de telles conditions ; ce fut donc vêtus de chaussettes de football que nous nous glissâmes tous les deux sous les draps. » Pour *Moonraker*, « dissimulés sous un drap sur une plate-forme suspendue, nous étions supposés faire l'amour en apesanteur. Allongé la tête en bas, j'avais le nez gonflé et sentais presque le sang me couler par les yeux. Essayez et vous verrez qu'il n'existe guère de situation moins romantique. » Enfin, Roger Moore raconte s'être très mal entendu avec Grace Jones sur le plateau de *Dangereusement vôtre*. « Autant dire que toutes les conditions étaient optimales pour notre partie de jambes en l'air ! Le jour J, je me glissai sous les draps, et Grace m'y suivit armée d'un énorme vibromasseur noir. Au moins, elle avait le sens de l'humour ! »

Vœu pieux. En 1969, année érotique, Bond se retrouve au Piz Gloria, centre de soins destiné visiblement aux plus belles femmes du monde ! Il butine mais son impossibilité à se retenir va causer sa perte...

Selon Catherine Solano, si Bond ne concrétise rien avec Miss Moneypenny, « c'est un signe qu'il a une éthique. Jamais d'amour ou de sexe au travail. » En réalité, 007 n'a aucune limite en ce domaine et n'hésite jamais à coucher avec ses collègues femmes quand il est en mission. Citons Mary Goodnight (*L'Homme au pistolet d'or*), Kimberley Jones (*Dangereusement vôtre*), Strawberry Fields (*Quantum of Solace*) et Miranda Frost (*Meurs un autre jour*), mais aussi une psychologue (*GoldenEye*) et une doctoresse (*Le monde ne suffit pas*). Et que dire des espionnes étrangères : Miss





chanter tout à coup le chœur des anges ! Elle se repent et sans plus attendre, elle revient sur la route du Bien et de la Vertu...» Cette arme est aussi utilisée contre l'ennemi. Si Blofeld est asexué et ne semble pas en souffrir, Auric Goldfinger est clairement impuissant. Il asphyxie Jill Masterson en la recouvrant entièrement d'or parce qu'elle a couché avec Bond. Emilio Largo, lui, est un latin au sang chaud qui ne

supporte pas que Domino ait succombé à son rival. Pour le méchant, la perte de la femme équivaut à une perte de pouvoir. Quand la domination sexuelle qu'il exerce lui est subtilisée, il se retrouve en position d'infériorité. Dans *Vivre et laisser mourir*, le Docteur Kananga se voit souffler le rôle de mentor sexuel qu'il se préparait à jouer avec la vierge Solitaire. « *Au moment opportun, c'est moi-même qui t'aurait appris l'amour !* », lui dit-il après l'avoir giflée de rage. Pour se venger, il menace son rival de lui couper le petit doigt puis « *un membre plus vital* »... D'autres tentent de retourner cette arme contre lui en envoyant leur propre femme dans son lit pour lui soutirer des informations (Lisl von Schlaf dans *Rien que pour vos yeux*) ou lui dérober un objet (Magda dans *Octopussy*). Bond n'est pas dupe et en profite largement.

IN BED WITH SEAN

Zena Marshall, l'interprète de Miss Taro dans *Dr. No*, se souvient : « *J'ai passé une journée entière au lit avec Sean. On peut dire que c'était un travail agréable mais c'était difficile aussi. Il y eut plusieurs prises parce que Terence voulait que nous nous décontractions, que nous soyons dans l'état d'esprit de deux personnes qui vont faire l'amour. Sean était très rude et direct mais son charme était exceptionnel.* » Molly Peters, elle, avoue qu'elle était très nerveuse sur le plateau de *Opération Tonnerre*, « *parce qu'il y avait des scènes de lit.* » Mais, explique-t-elle, « *Sean m'encouragea et ne montra jamais aucun signe d'impatience. De plus, Terence rendit les choses faciles. Il savait faire régner une atmosphère pleine d'humour et il s'entendait si bien avec Sean que nous étions, en dépit de tout ce qui pouvait se passer autour de nous dans les studios de Pinewood, comme une petite famille.* »

Tout au long des années, James va accumuler les coups d'un soir, qui sont autant de façon de profiter de la vie sachant qu'elle peut s'arrêter brutalement. Dans *Dangereusement vôtre*, quatre femmes vont passer entre ses bras et sous ses draps (si, comptez ! Kimberley Jones, May Day, Stacey Sutton et Pola Ivanova). C'est la fin d'une ère. Avec *Tuer n'est pas jouer* en 1987, 007 n'est l'homme que d'une seule femme (si l'on excepte la fille du pré-générique). « *Bien que je n'aime pas voir le terme « politiquement correct » associé à mes Bond, raconte John Glen, c'était les années 80 et nous ne pouvions pas fermer les yeux sur le fait que le sida prenait de l'ampleur. Il n'était pas raisonnable, ni très en vogue, de dépeindre Bond comme un personnage couchant à droite à gauche.* » On revient à deux ou trois femmes dans le cycle Brosnan mais d'autres choses dans la société ont changé. Quand il arrive au siège du M16 dans *GoldenEye*, 007 flirte



à son habitude avec Miss Money Penny qui ne fond plus sous son charme. Elle va même se rebeller. « *Ce genre de comportement pourrait être qualifié de harcèlement sexuel* », lui assène-t-elle. « *Je pourrais vous mettre au pied du mur après certaines insinuations.* » Bond est surpris mais il apprend. Plus questions de poser des mains sur les épaules ou sur les cuisses. Ce qui ne l'empêche pas de faire des plaisanteries graveleuses comme offrir un cigare dans un étui à la secrétaire de « M » (une allusion à l'affaire Clinton-Lewinsky contemporaine du film)... Dans *Casino Royale*, il ne se précipite pas sur Solange, il joue de son charme, la fait rire, la séduit. Mais une fois les informations obtenues, il s'en va, sans « consommer ». En revanche, il met sa collègue Strawberry Fields immédiatement dans son lit à leur arrivée à l'hôtel dans *Quantum of solace*. Chassez le naturel et il revient au galop.

Mais au fait, voit-on seulement James Bond faire l'amour ? En réalité, non. Comme l'explique Sean Connery, « *dans les années 60, rien de la vie sexuelle d'un héros de cinéma ne pouvait figurer à l'écran. Même la scène de la morsure du pied [dans Opération Tonnerre] et ce que disait Bond furent très controversés et en grande partie supprimés au montage*³. » La première scène de sexe filmée apparaît dans... *Jamais plus jamais*, le film concurrent de la saga Broccoli ! Le scénario prévoyait simplement que Fatima Blush séduise Bond sur le bateau. Tout a donc été improvisé sur le plateau, sous le regard de Micheline, l'épouse de Sean Connery, qui a tenu à

être présente... Ironiquement, la première vraie scène « hot » de la série officielle ne concerne pas le héros de Fleming mais Xenia et l'amiral Farrel dans *GoldenEye*. Des ébats intenses mais mortels pour l'homme, qui meurt asphyxié entre les cuisses de la Géorgienne. Bond manquera de peu de finir de la même façon.

C'est avec *Meurs un autre jour* en 2002, que notre héros est enfin vu en pleine action, avec Jinx, dans la chaleur moite d'une chambre d'hôtel à Cuba. « *Sur le tournage, on a fait très fort, admet le réalisateur Lee Tamahori, et on voit pas mal de choses assez osées. Normalement, on ne voit pas Bond faire l'amour. On le voit après l'acte, en buvant un digestif... C'est toujours très subtil. Mais, comme Bond a été emprisonné pendant quatorze mois, j'ai proposé qu'il tire le meilleur coup de sa vie. On était tous d'accord, mais on devait rester corrects. Ce qu'on a apporté en salle de montage était très chaud. Il y a deux versions. Vu que les Américains sont puritains en matière de sexe, on a dû couper la scène d'amour. Aux États-Unis, on ne peut ni gémir ni prendre du plaisir*⁴. » On ne retrouvera plus de scènes torrides par la suite, ce qui n'est pas forcément un mal, la suggestion étant peut-être plus intéressante... Que nous réserve l'avenir ? À coup sûr (!), Bond s'adaptera. ■

¹ David Abiker, « *James Bond et le sexe selon Catherine Solano* », Marie-Claire, 2012.

² John Glen, *For My Eyes Only*, BT Batsford, 2001.

³ Playboy, 1992.

⁴ Commentaire audio de *Meurs un autre jour*.



C'est avec Jinx que 007 inaugure les premières scènes d'amour explicites à l'écran... en 40 ans !





BOND & BEYOND



L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES



Pierre
Rodiac

NÉ AU DÉBUT DES ANNÉES 50, AU CŒUR D'UNE GRANDE-BRETAGNE ENCORE TRÈS PURITAINE ET TOURNÉE VERS SON PASSÉ GLORIEUX EN DÉLIQUESCENCE, LE JAMES BOND LITTÉRAIRE EXPLOSE SURTOUT AU TOUT DÉBUT DES ANNÉES 60, EN PLEINE LIBÉRATION SEXUELLE. SON RAPPORT AUX FEMMES EN LITTÉRATURE SE RÉVÈLE POURTANT SANS DOUTE PLUS COMPLEXE QU'IL N'APPARAÎT AU DÉPART. COMMENT CE LIEN A-T-IL ÉVOLUÉ CHEZ FLEMING ?

Lorsqu'Ian Fleming donne naissance à son héros le 17 février 1952, le journaliste est sur le point d'épouser Ann Rothermere, enceinte de lui. Celle-ci avait été auparavant sa maîtresse alors qu'elle était déjà mariée. Ian Fleming révélera qu'il s'était lancé dans l'écriture du roman *Casino Royale* pour conjurer le traumatisme de ce mariage. À tel point que Fleming fait mourir le personnage féminin de Vesper Lynd dans ce premier roman. Les relations que l'espion 007 entretient par la suite avec les femmes se présentent donc comme un reflet de celles que l'auteur vit avec la gente féminine.

En ce début de 1952, les relations sociales ne sont pas encore ce qu'elles seront. James Bond anticipe alors la libération sexuelle des années 60 qui déferle sur le monde quelques dix ans plus tard. Si l'agent 007 est un séducteur invétéré et conquiert une demoiselle en détresse à chaque aventure, il n'en est pas moins un grand sentimental qui s'ignore. Ainsi est-il beaucoup plus affecté par la mort de Vesper, à la fin de *Casino Royale*, que ne le laisse supposer son violent « *la garce est morte* » qui clôture le roman.

On le voit ainsi plusieurs fois se remettre difficilement de ses séparations d'avec ses conquêtes, au début du roman suivant (Tiffany case au début de *Bons baisers de Russie*, Pussy Galore dans *Dr. No...*). Comble pour ce séducteur impénitent, Gala Brand repousse ses avances à la fin de *Moonraker* pour partir se marier avec un autre homme. Raymond Benson réutilisera la même situation à la fin de *Ne rêve jamais de mourir*, où Tyllyn Mignonne préfère mettre fin à leur relation.

James Bond aimera profondément deux femmes : Vesper Lynd dans *Casino Royale*, déjà évoquée et Tracy di Vincenzo, la seule qu'il épousera, assassinée quelques minutes après la cérémonie du mariage dans *Au service secret de sa majesté*. Le personnage en subira un tel traumatisme que dans le roman suivant, *On ne vit que deux fois*, il n'est plus que l'ombre de lui-même : sans cesse en retard au travail, dépressif, abattu, ratant toutes ses missions... On est loin ainsi du personnage impassible qui évoluera dans la saga cinématographique. On a fait mieux comme dans le genre macho !

Les descriptions qui illustrent les relations sexuelles de Bond et de ses conquêtes dans l'œuvre de Fleming s'avèrent particulièrement

intéressantes. Contrairement à ces imitateurs qui pulluleront dans les années 60 au sein de la littérature d'espionnage, Fleming est plus intéressé par le désir qui précède l'acte que l'acte lui-même. Là où Gérard de Villiers décrit des scènes de plus en plus pornographiques, Fleming s'est concentré sur l'intensité du désir et sur l'excitation qui précède l'acte d'amour. Banal, au regard des standards actuels mais terriblement audacieux en 1953, année de parution du roman.

Une autre scène, dans *Vivre et laisser mourir*, est symptomatique de cette description du désir physique chez Fleming : il intervertit les rôles et fait de Solitaire la dominante de la relation.

Par ailleurs le romancier avait l'art de choisir des noms particulièrement évocateurs, osés et poétiques. Ainsi, Kissy Suzuki (bisou) dans *On ne vit que deux fois* ou Mary Goodnight (Marie Bonnenuit) dans *L'Homme au pistolet d'or* ou bien encore, Pussy Galore (chatte à profusion) dans *Goldfinger*, Honey Rider (Miel chevauteur) dans *Dr. No...* Tant de noms chargés de charmes ou de sous-entendu sexuels.

Les romans et nouvelles de Fleming ne sont pas pour autant exempts d'une vision de la femme extrêmement caricaturale, voire grotesque dans le regard porté dans les années cinquante sur la gente féminine. Ainsi, dans *Goldfinger*, Bond considère que Pussy Galore est une lesbienne parce qu'elle a été violée par un oncle dans sa jeunesse et que depuis, elle n'a jamais rencontré d'homme véritable. Elle entre bien vite « dans le droit chemin » dès qu'elle a une relation sexuelle avec l'espion britannique. Lorsqu'il rédigea *Déclat mortel*, près de soixante ans après, Anthony Horowitz rectifie la faute de goût en envoyant Pussy con voler en justes noces avec Logan Fairfax, l'instructrice automobile de Bond.

Les héroïnes des livres, bien qu'évoluant au cœur des années cinquante, s'avèrent plus intéressantes également que nombre de leurs homologues cinématographiques. La plupart sont des femmes au caractère fort, présentant une personnalité complexe. Ce sont souvent des demoiselles ayant souffert de la vie et qui s'en sont sorties par la force de la volonté. Elles se présentent généralement comme audacieuses, effrontées et n'hésitant pas à affronter le méchant du roman pour tirer Bond d'un mauvais pas (Solitaire, Tiffany case, Pussy Galore, Kissy Suzuki...). Fleming n'en fait pour autant des femmes à la beauté parfaite. Certaines d'entre elles présentent une légère malformation physique (Honeychile Rider au nez cassé, Domino Petachi qui boitille...), ce qui les rend beaucoup plus attachantes.

Terminons ce portrait des femmes chez James Bond par la description de la femme idéale dans *Les diamants sont éternels* : « *La femme idéale doit savoir faire la sauce béarnaise aussi bien que l'amour. Il faut aussi qu'elle soit douée de tous les petits talents de société habituels. Des cheveux d'or. Des yeux gris. Une bouche à damner un saint. Un corps parfait. Et naturellement un grand sens de l'humour, de l'élégance, et une dextérité convenable aux cartes. Il attend d'elle, encore, qu'elle ne commette pas d'erreur de parfums comme la plupart des Anglaises. Qu'elle sache s'habiller : il adore les robes noires surtout sur une peau bronzée, pas trop de bijoux et des ongles exempts de vernis.* » Tout un programme ! ■

MONEYPENNY LANE IS IN MY HEART...

MONEYPENNY. MONEYPENNY... LE DÉBUT DE CE NOM DEVRAIT VOUS RAPPELER QUELQUE CHOSE. ALLONS, FAITES UN EFFORT DE MÉMOIRE...



Frédéric-Albert
Lévy

Is sont vraiment naïfs, ou pervers sans le savoir, ceux qui imaginent qu'il se passe quelque chose « de plus » entre Bond et Moneypenny à l'issue de la scène mémorable de *Skyfall* où l'on voit celle-ci raser celui-là, car, s'il est vrai qu'elle le rase de très près, il n'en reste pas moins que le rasoir qu'elle tient à la main fait d'elle une figure castratrice. Et dans l'épisode suivant, *Spectre*, il est clair que, lorsque Bond lui téléphone au milieu de la nuit, elle n'est pas toute seule dans son lit. « *Cela s'appelle "la vie"* », précise-t-elle à son interlocuteur, qui comprend qu'il dérange.

Bref, s'il y a souvent, régulièrement, flirt entre Bond et Moneypenny – et la tulipe promise par celui-ci dans *Les diamants sont éternels* nous renvoie même directement à l'étymologie française de ce mot, à savoir fleurette – ils ne passent et ne passeront jamais à l'acte. Si l'on veut être précis, ils le font dans *Meurs un autre jour*, mais on découvre que c'est dans un mo(n)de virtuel (l'arrivée impromptue de Q fait en outre de ce coïtus un coïtus très vite *interruptus*). Et si nous avons droit au spectacle d'une fougueuse étreinte entre Barbara Bouchet et David Niven dans le *Casino Royale* de 1968, il ne faut pas oublier qu'il y a erreur sur la personne – Bouchet est en fait la fille de Moneypenny – et que l'on a affaire à un « Bond » parodique (Moneypenny était d'ailleurs rebaptisée Marie-Minette dans la VF !).

En revanche, nous nous trouvons très fréquemment en face de ce que nous pourrions appeler des « figures de substitution ». Inutile de signaler ici tous les sous-entendus qui marquent les conversations entre Moneypenny et Bond avant l'entrée de celui-ci dans le bureau de M. Rappelons simplement, dans les premiers épisodes, tous les jeux de scène associés au lancer de chapeau qui précède l'arrivée du héros. Les interprétations divergent sur le sens exact à donner à cet accessoire, puisqu'il pourra être considéré comme masculin ou féminin selon l'angle sous lequel on le regarde, mais on notera surtout que Moneypenny prend

parfois elle-même « les choses en main » puisqu'elle ne craint pas, en une occasion au moins, de le lancer elle-même sur la patère. Les puristes pourront regretter que la mode du chapeau ait disparu, même au pays de Sa Gracieuse Majesté, à la fin des années soixante-dix. Cela nous aura certainement privés de quelques variations intéressantes sur le thème... Mais les esprits mal tournés pourront toujours se dire que ce n'est pas tout à fait par hasard que Moneypenny tire sur Bond (même si, officiellement, c'est par maladresse) au début de *Skyfall*.

Reste à déterminer pourquoi les rapports amoureux entre Bond et Moneypenny ne dépassent jamais les limites de l'amour courtois. *Elementary, my dear Watson*. Si l'on se souvient que Bond a été très tôt orphelin, on peut raisonnablement parier que le MI6 est, au sens propre du terme, sa famille. Avec « M » dans le rôle du père, Moneypenny dans celui de la mère (ou de la grande sœur, ce qui revient à peu près au même), et « Q » dans celui de l'Oncle excentrique : la rigidité apparente de l'Armurier ne saurait dissimuler le fait qu'il est le fournisseur de jouets plus extraordinaires les uns que les autres¹.

L'ouverture de *Vivre et laisser mourir* illustre à merveille cette structure familiale. Moneypenny, en aidant Miss Caruso à s'éclipser, apparaît comme la mère compréhensive qui pardonne à son fils ses frasques et qui se fait même sa complice pour les dissimuler aux yeux du père-M. Les esprits très mal tournés pourront même soutenir que cette complicité constitue un rapport incestueux par procuration. Va d'ailleurs dans ce sens l'idée, avancée par certains commentateurs, selon laquelle, chez Fleming au moins, Moneypenny serait la maîtresse de M, et donc, coucher avec Moneypenny est pour Bond un fantasme œdipien qui doit évidemment rester un fantasme.

Ah ! Moneypenny, disions-nous... Mon-eypenny. Vous avez dit bizarre ? Comme c'est étrange... La mère de Bond se prénomme Monique. Et, comme si cette coïncidence, qui n'en est certainement pas une, ne suffisait pas, nous avons découvert à la fin de *Skyfall* que Moneypenny se prénomme Eve, comme notre mère à tous. ■

Remerciements à Claude Monnier(penny)

¹ On dira que les choses se sont compliquées avec l'arrivée d'un M féminin, incarné par Judy Dench, mais elles l'étaient déjà plus qu'il ne semble quand on sait que le surnom du vrai M dont s'était inspiré Fleming n'était autre que « Mom ». Quant à Q, désormais beaucoup plus jeune que le Q d'origine, il apparaît maintenant comme un frère cadet de Bond. Mais tout cela reste, d'une manière ou d'une autre, dans la famille. Ajoutons que, coïncidence (?) amusante, l'équivalent de M pour les deux protagonistes de la série *Chapeau melon et bottes de cuir* répond au nom de « Mother » (« Mère-Grand » dans la VF).





BOND & BEYOND



1969 : la promotion du film table délibérément sur le harem de 007/Lanzenby. Au même moment, Hefner défraye la chronique dans des poses similaires (ci-contre). En haut, à droite : 1965. John Derek, photographe et époux d'Ursula inaugure la présence d'une Bondgirl dans le magazine.

020



JAMES BOND, CE PLAYBOY

DANS LE QUATRIÈME NUMÉRO D'ARCHIVES 007, EN 2005, LE ROMANCIER RAYMOND BENSON¹ REVENAIT POUR NOUS EN EXCLUSIVITÉ SUR LA LONGUE HISTOIRE ENTRE LE MAGAZINE AMÉRICAIN PLAYBOY ET 007. UN LIEN TISSÉ DÈS LES ORIGINES, D'ABORD PAR LA PUBLICATION DES ROMANS DE IAN FLEMING, PUIS PAR LA PROMOTION DES FILMS AU TRAVERS D'INTERVIEWS EXCLUSIVES ET D'APPARITIONS DÉNUDÉES DE BONDGIRLS...

Raymond Benson
(traduction : Éric Saussine)
Adaptation et mise à jour : Pierre Fabry

Tous deux sont devenus populaires en même temps, dans les années soixante. Ils reflètent le même style de vie luxueux. Comme le magazine, l'attrait pour Bond participe de la libération sexuelle. Mais sait-on que *Playboy* fut le premier magazine américain à publier Ian Fleming, dans son numéro de mars 1960 ? Dès lors jusqu'à aujourd'hui, près de cinquante numéros (sans compter les nombreuses éditions étrangères) ont valorisé James Bond, qu'il s'agisse de littérature, d'articles et critiques des films, de playmates.

« James Bond était à l'évidence un playboy, et un homme dont le style et la sophistication ont aidé à définir la période, comme le fit aussi le magazine. Bond et son éditeur, Hefner partageaient une certaine fascination pour les filles et les gadgets. [...] Le fait de peindre mon jet privé et d'habiller les Jet Bunnies à la façon de 007 était évidemment une marque du personnage sur moi », reconnaissait en 2000 Hugh Hefner, fantasque patron et fondateur du magazine disparu le 27 septembre dernier.

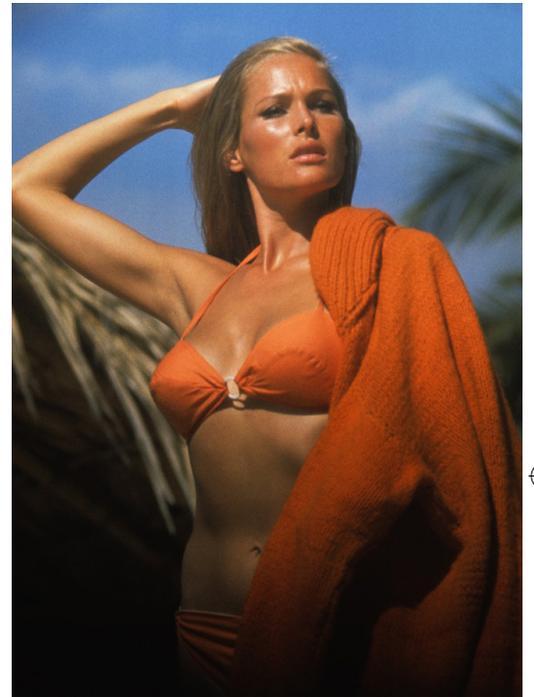
C'est d'abord sur le plan littéraire que les destins se lient. Hugh Hefner est présenté à Fleming dans les années 50, quand la popularité des romans commence à atteindre des sommets aux États-Unis. Dans ce pays, le premier roman de Fleming et le premier numéro de *Playboy* paraissent la même année, en 1953. Fleming est pour la première fois cité dans le mensuel en octobre 1959 au travers d'une critique favorable à *Goldfinger*.



On l'oublie (en France), Hefner se révèle aussi visionnaire que Fleming...

Playboy publie les écrivains parmi les plus importants de la seconde moitié du XX^e siècle : Alex Haley, Isaac Asimov, Ray Bradbury, Philip Roth, Jack Kerouac, Henry Miller, Lawrence Durrell, Vladimir Nabokov, Truman Capote, John Updike, Mike Nichols...

En réponse à sa bonne page, Fleming écrit une nouvelle pour le magazine : *The Hildebrand Rarity*, publiée dans le numéro de mars 1960, illustrée



– comme le veut la ligne éditoriale de *Playboy* – par Allan Philips². L'auteur alors en voyage aux États-Unis pour écrire *Thrilling Cities (Des villes pour James Bond)* visite la rédaction au Playboy Mansion à Chicago. À cette occasion, au faite de sa gloire, il accorde une interview au magazine. Le tout est précédé d'une correspondance entre Hefner et lui : « Je suis sûr que si James Bond, s'il avait existé, se serait abonné à Playboy ». Lors d'un dîner en son honneur le soir-même, le romancier se livre à quelques confidences personnelles : « Ma femme me mène [il vient alors d'épouser Lady Rothemere] une vie terrible à propos du style de livres que j'écris, nous dit-il, en attaquant une assiette de cuisses de grenouilles, mais je les trouve extrêmement amusants. »

À la sortie de *Dr. No* dans les salles américaines, Hefner et sa troupe ont le privilège de voir le film plusieurs mois plus tôt à Chicago : « J'étais absolument certain que c'était le début de quelque chose de très spécial dans l'industrie du divertissement », affirme-t-il quelques dizaines d'années plus tard. « Nous avons rapidement organisé une séance de photo avec Ursula Andress nue, immortalisée par son mari d'alors John Derek³ ». Restée célèbre, cette série de photo paraît dans le numéro de juin 1965 ; elle fait partie des plus grands clichés de célébrités nues publiés dans ses pages. Ostensiblement utilisés pour la promotion du film *La déesse du feu*, ils inaugurent une



GALERIA PLAYBOY

URSULA ANDRESS

În 1965, cea mai senzuală actriță a epocii, suedeza Ursula Andress, care, în 1962, fusese prima Bond Girl în *Dr. No*, scria istorie în PLAYBOY, pozînd nud. Aveau să fie prima din cele 20 de actrițe din filmele cu Agentul 007 care urmau să beneficieze de asemenea pictoriale artistice. Panorama completă a acestor frumuseți – în catalogul PLAYBOY STYLE care va apărea în luna decembrie.

Photo: US PLAYBOY



altre tradiții: celle de la promotion des opus cinématographiques par la publication de photographies dénudées des Bondgirls. Depuis lors, chaque numéro anniversaire en hommage à la saga cinématographique ou honorant la sortie d'une sortie de film reprend les images les plus fameuses⁴...

Hefner et Fleming continuent de s'écrire jusqu'à la mort de ce dernier en 1964. « *Je me souviens particulièrement de sa lettre d'avertissement concernant la saison des ouragans quand nous étions sur le point d'acquérir un complexe hôtelier à la Jamaïque. Acheté au deuxième semestre 1964, ce complexe était situé non loin des mines de bauxite censées abriter la base secrète de Dr. No* », se souvenait Hefner. *Playboy* publia la dernière interview du romancier par Ken Purdy en décembre 1964, six mois après sa disparition. Auparavant l'auteur avait eu l'opportunité de lire et

BOND'S WORLD

Bondgirls ayant posés dans *Playboy*... Maud Adams, Ursula Andress, Barbara Bach, Daniela Bianchi, Honor Blackman, Martine Beswick, Barbara Bouchet, Barbara Carrera, Corinne Cléry, Maryam d'Abo, Daphne Deckers, Diamonds Are Forever girls, Drax Girls (I. Bochenko, F. Gayat, C. Hui, N. Jean-Louis, C. Kaepler, C. Serre,) et Corinne Cléry, Anna Edwards, For Your Eyes Only girls, Mie Hama, Gloria Hendry, Diana Lee, Gloria Hendry, Lois Maxwell, Margaret Nolan, Molly Peters, Denise Richards, Tanya Roberts, Jane Seymour, Cecilia Thomsen, Lana Wood...

même de corriger à la marge ses propos. Parmi ces modifications, la description de son bureau, le « *bâtiment tranquille, pas très vieux selon les critères en vigueur dans la région* » devient sous la plume de son occupant un « *bâtiment tranquille adossé et appartenant de manière pratique à sa banque, la Hoare's, la dernière banque privée et familiale subsistant en Grande-Bretagne* ». On retrouve là tout le souci du détail de l'auteur...

L'année suivante, en novembre 1965, un numéro « spécial James Bond » conforte encore plus le lien entre *Playboy* et 007. Il contient une interview exclusive de Sean Connery, peu bavard en général, et des photos exclusives révélant les Bondgirls d'*Opération Tonnerre*. Parfait exercice de promotion savamment conduit entre la production et le magazine.

Par la suite, on se souvient que scénaristes et réalisateurs ont même à plusieurs reprises à cœur de faire des clin d'œil au magazine masculin avec lequel les partenariats sont si étroits. Dans *Au Service Secret de Sa Majesté*, 007 dérobe *Playboy* dans le bureau de Gumbold, l'avoué suisse, et se délecte de la célèbre page centrale [ndr. du numéro de février 1969 avec la playmate Lorie Menconi]. Deux ans plus tard, après avoir éliminé Peter Franks, Bond trompe Tiffany Case au moyen de sa carte de membre du « Club Playboy » dans *Les diamants sont éternels*. James est le *playboy* ultime.

Et Hugh Hefner de préciser : « *Le lien étroit entre le phénomène espion et Playboy était toujours plus qu'évident. Dans les films de Matt Helm, la couverture du personnage joué par Dean Martin, c'est d'être photographe pour une sorte de Playboy, et ses girls s'appelaient des Slaymates. Il dormait même dans un lit rond,*



Quatre girls historiques réunies le temps d'une photo au «Playboy Mansion» en 2002.



Première rencontre entre 007 et Playboy à l'écran.

tournant, qui le déplaçait avec ses compagnes à travers la pièce et finissait par les déverser dans la piscine ».

Hefner eut aussi l'opportunité de rencontrer et de faire la fête avec de nombreux vétérans de la série. Sean Connery et Pierce Brosnan ont tous deux été invités au Playboy Mansion. Mais aussi Christopher Lee, qui avec sa femme furent des convives réguliers. Et bien évidemment, de nombreuses Bondgirls : Barbara Bach, Britt Ekland... Toutes posèrent d'ailleurs dans les pages du magazine, plus ou moins vêtues. Encore faut-il distinguer celles qui le firent pour promouvoir leur film de celles y apparurent auparavant ou après (comme Denise Richards en décembre 2004, cinq ans après « son » film).

Avant d'être choisies, quelques-unes furent modèle comme Jill St John (*Les diamants sont éternels*) en mars 1960 pour Russ Meyer, s'il vous plaît, ou bunny, telle Gloria Hendry (*Vivre et Laisser Mourir*). Ultime coup de maître, à l'occasion des quarante ans de la saga, Hefner héberge au Playboy Mansion la séance photographique exceptionnelle de quatre Bondgirls réunies tout spécialement : Maud Adams, Honor Blackman, Luciana Paluzzi et Jane Seymour !

L'importance de Playboy dans le phénomène James Bond fut belle et bien majeure. Pour Hugh Hefner [ndr. qui dopa les ventes de ses magazines par ce truchement] cela ne faisait aucun doute : « Je pense que Bond faisait tellement partie de la révolution sexuelle des années soixante qu'il est difficile de les imaginer l'un sans l'autre. Comme Playboy, James Bond, son style de vie sophistiqué et l'espionite qu'il inspira caractérisent la décennie des sixties. » Et l'affirmation de la sexualité, d'un machisme et d'un érotisme politiquement correct... ■

¹ Le romancier eut lui-même une collaboration durable avec Playboy. Outre l'article retraçant l'historique du lien entre 007 et Playboy pour les pages du magazine en juin 2000 dont il tira sa contribution pour nous, plusieurs de ses nouvelles y furent publiées. Parmi elles, *Midsummer Night's Doom* spécialement écrite pour le 45^e anniversaire du titre. Mettant en scène la playmate Lisa Dergan, cette histoire est la seule à ce jour à intégrer une Bondgirl existante.

² Chacun des romans bondiens publiés dans le magazine sera ainsi illustré. Certaines esquisses faisaient après la sortie des films apparaître les traits de Connery en tant que 007. Hefner y mit fin pour laisser plus de place à l'imagination. Les illustrateurs étaient soigneusement choisis par Arthur Paul, directeur artistique et créateur du célèbre lapin Playboy.

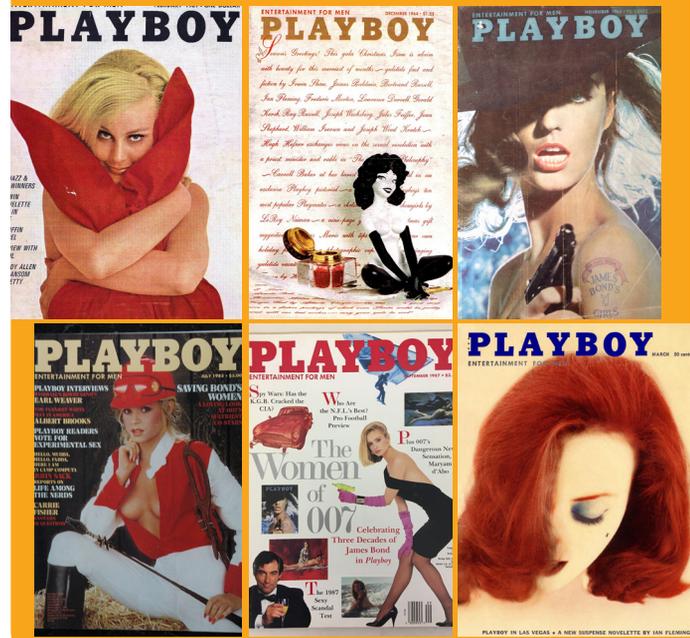
³ Resté proche d'Hefner, John Derek photographiera dans les années 70 et 80 pour le magazine ses épouses successives, Linda Evans puis Bo Derek.

⁴ Dernière incursion en date de 007 dans le magazine : l'interview que Christoph Waltz donne à Playboy lors de la sortie de *Spectre*.

BONNES FEUILLES

(00)7 numéros « collectors » du magazine aux grandes oreilles à avoir dans sa bibliothèque :

- **Mars 1960** – Publication de *The Hildebrand Rarity*, et première apparition de l'œuvre de Fleming dans le magazine
 - **Avril à Juin 1963** – Publication de *On Her Majesty's Secret Service*
 - **Décembre 1964** – Interview de Ian Fleming
 - **Novembre 1965** – « James Bond girls » séance photo et textes de Richard Maibaum. Interview de Sean Connery. Première couverture 007, restée fameuse pour tout collectionneur
 - **Février 1969** – « Le » numéro qui apparaît dans *Au Service Secret de Sa Majesté*
 - **Juillet 1983** – « L'Espion qu'elles aimaient aimer », séance photo des girls de *Dr. No* à *Never Say Never Again*
 - **Septembre 1987** – « 25 années de James Bond », les filles de 007 et dossier sur Bond, son style de vie
- Citons aussi le « *Being's Bond Guide* » paru dans le numéro de novembre 2012, en célébration des cinquante ans de la saga.



FEMMES, FEMMES

JAMES BOND EST UN MISOGYNE. UN « PUTAIN DE MISOGYNE » MÊME, SI L'ON EN CROIT LES PROPOS DE DANIEL CRAIG À PROPOS DU PERSONNAGE QU'IL INCARNE. LA CHOSE EST ACQUISE, MAIS DERRIÈRE LE MACHISME DE NOTRE AGENT PRÉFÉRÉ, SE DESSINE EN CREUX DES PORTRAITS DE FEMMES QUI EUX, DONNENT À RÉFLÉCHIR.



Yvain
Bon

L'année 2017 aura été marquée par les révélations et condamnations d'hommes puissants ayant abusé de leur pouvoir sur les femmes. James Bond a déjà été condamné à ce sujet depuis longtemps, qu'il s'agisse de compilations YouTube des moments violents de 007 à l'égard de ses girls, des passages hasardeux des romans de Fleming ou des tentatives de viol sur Pussy Galore en 1964 ou Lucia Sciarra en 2015, d'autant plus malsaines qu'elles sont justifiées au prétexte qu'« on ne leur avait pas proprement fait l'amour auparavant ».

Il n'a pas à être excusé : « autre temps, autres mœurs » ne tient guère puisque le Bond qui claquait les fesses de sa masseuse dans *Goldfinger* et abusait l'infirmière Patricia dans *Opération Tonnerre*, utilise et abandonne encore ses conjointes sans un regard ni un prénom dans *Skyfall* et *Spectre*. On pourra nier et geindre autant que l'on veut pour que 007 soit plus politiquement correct, les femmes magnifiques qui succombent à son charme désinvolte et rêvent de finir dans son lit font partie de l'ADN du monde de James Bond : dans ses affiches, ses castings de femmes ravissantes, ses interviews glorieuses... le succès de la franchise tient en grande partie à ce mélange de séduction mêlé de sadisme, et d'héroïsme mélangé au machisme.

Mais il serait dommage de réduire le monde de James Bond à un fantasme masculin, car l'univers de 007 s'avère souvent plus subtil qu'il n'y paraît. Si l'on fait un tour chez Fleming, la vilainie des méchants est quasiment toujours expliquée par des pulsions sexuelles réprimées. Les femmes fréquentées par Bond portent toutes des cicatrices d'abus antérieurs à leur rencontre à Bond (depuis le nez de Honey ou le dos de Camille, à Tatiana Romanova et Solitaire abusées et manipulées par leurs supérieurs, en passant par toute une galerie de Vivienne Michelle, Domino Petacci ou le Major Amasova aux amours déçues).

Même lorsque l'on rentre dans la tête du James Bond de Fleming, on le trouve oscillant entre le dégoût des bordels et des vices des casinos, et la frustration des femmes qui se refusent à lui. On se souvient par exemple sa déception dans *Moonraker* quand Gala Brand s'éloigne sans un regard pour lui...

Tout cela nous amène au sexe : si l'on porte attention aux personnages côtoyant Bond, au cinéma comme dans les romans, le flirt et le sexe sont souvent la façon pour nos héros de reprendre le contrôle de leur corps. Et si on s'éloigne du point de vue de Bond, on se rendra compte que les embrassades des personnages féminins sont beaucoup plus consensuelles et consenties qu'on pourrait se l'imaginer... On trouve Andrea Anders, Octopussy, Domino, Solange et la Comtesse Lisl qui prennent leur indépendance vis-à-vis des vilains, en couchant avec l'ennemi anglais venu les confronter,

quand elles n'utilisent pas Bond pour marquer leur refus des figures d'autorités (on pense ici aux rebelles Tracy et Bibi). Le sexe est aussi une façon de marquer la confiance construite entre les girls et Bond (Vesper, Holly Goodhead, Kiss, Aki, Natalya), ou tout simplement des adultes consentants qui font ce qu'ils veulent de leur petit corps : les fougueuses Silvia Trench, Jinx, et même l'agent Field et Madeleine sont là pour en témoigner.

On retrouve alors en James Bond comme un symptôme d'évolution de leur société : à l'époque ultra-rigide et conservatrice des années 50 et 60, James Bond est venu avec *Playboy* asseoir de façon *mainstream* une libération sexuelle, avec des femmes maitresses de leur corps, fortes et épanouies sexuellement. On a tendance à cependant oublier cela, en partie avec les publicités et leurs cohortes de femmes dénudées dans les affiches et la vitesse à laquelle ces personnages secondaires sont sacrifiés après l'acte.

Un autre aspect important concernant le sexe facile dans les James Bond est aussi lié au monde de l'espionnage : la séduction et les rapports sexuels font partie du jeu de l'espionnage et de l'intrigue. C'était déjà systématique dans la période Connery avec Miss Taro, Fiona Volpe, Helga Brandt et Tatiana Romanova pensant pouvoir tromper Bond avec leur corps. Ça a été toujours dans l'ère Craig, avec les dialogues piquants entre Bond, Vesper, Severine ou Solange. Cela a même monté d'un cran depuis l'introduction de « M » jouée par Judi Dench, qui se charge de démontrer à Bond à quel point ses techniques de dragues ont un effet désastreux sur les jeunes filles qui se mettent sur son passage. Sans ses affrontements essentiellement sexuels, il n'y aurait pas de Bond. D'ailleurs, on ne compte pas le nombre de conquêtes d'une scène qui se révèlent deux minutes après dresser un revolver contre l'agent secret, ou le dénoncer auprès de ses ennemis.

Ne soyons donc pas trop prompts à condamner Bond au nom du politiquement correct, alors que le public et les scénaristes savent parfaitement ce qu'ils veulent retrouver dans leur film pour pimenter les scènes. On devrait au contraire porter davantage attention aux Bond girls qu'on nous propose et à la façon dont elles réagissent à 007. Et à ce niveau, il y a de l'espoir : cela va faire quatre films que James Bond arrive à finir son film sur autre chose qu'une partie de jambes en l'air. Si j'avoue ne pas encore être certain du niveau de consentement de la pauvre Séverine accueillant un 007 clandestin nu sous sa douche, nous avons eu le droit avec Camille, Vesper, « M » et Madeleine, à des personnages respectés par un Bond : l'agent secret n'abuse pas de sa position, montre l'exemple et attend qu'on l'invite pour pouvoir profiter des grâces de ces demoiselles. Chapeau Mr. Bond ! ■



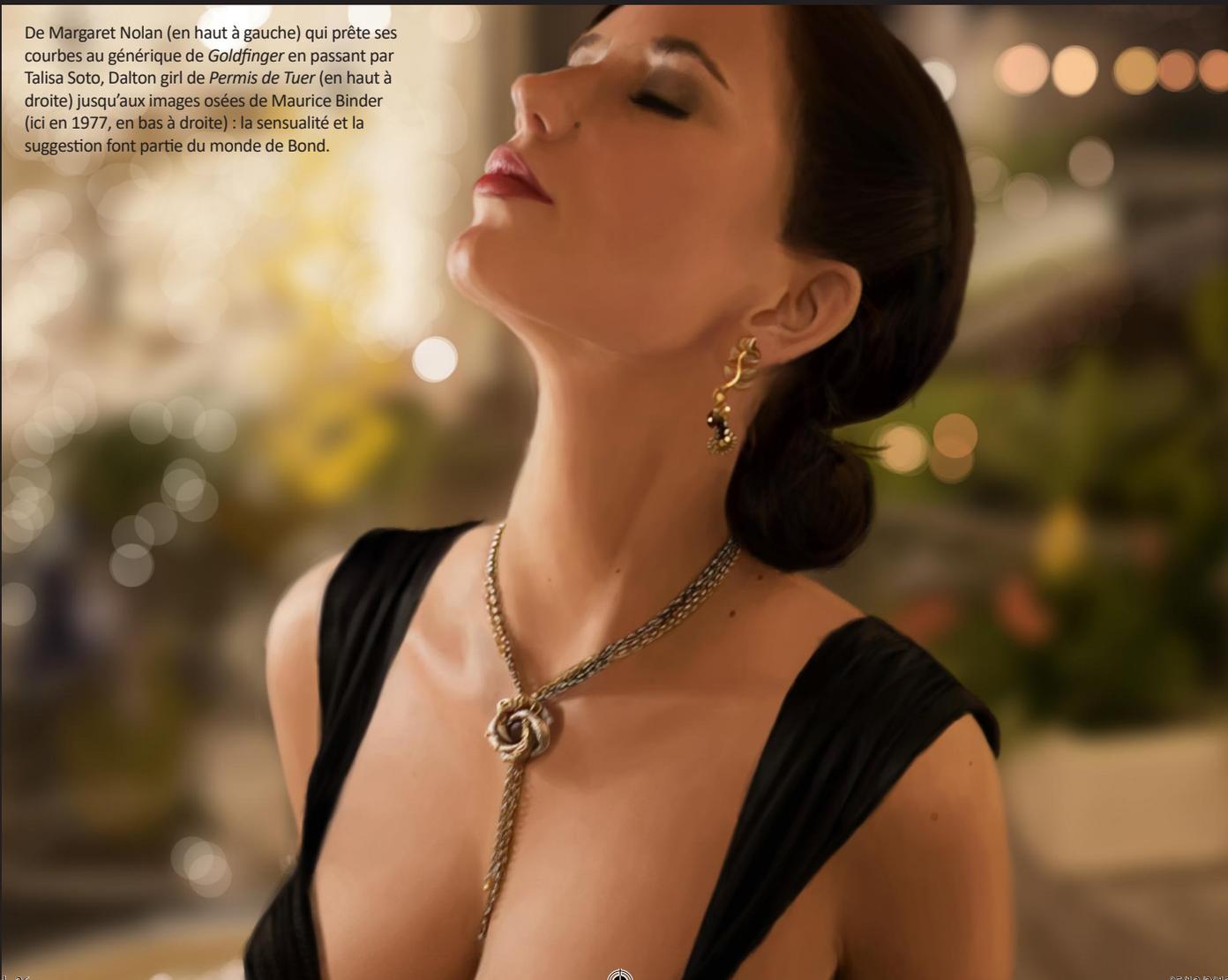
Daniel Craig incarne le Bond le plus misogyne, et paradoxalement le moins consommateur et le plus sentimental, celui qui accorde le plus de place aux femmes.

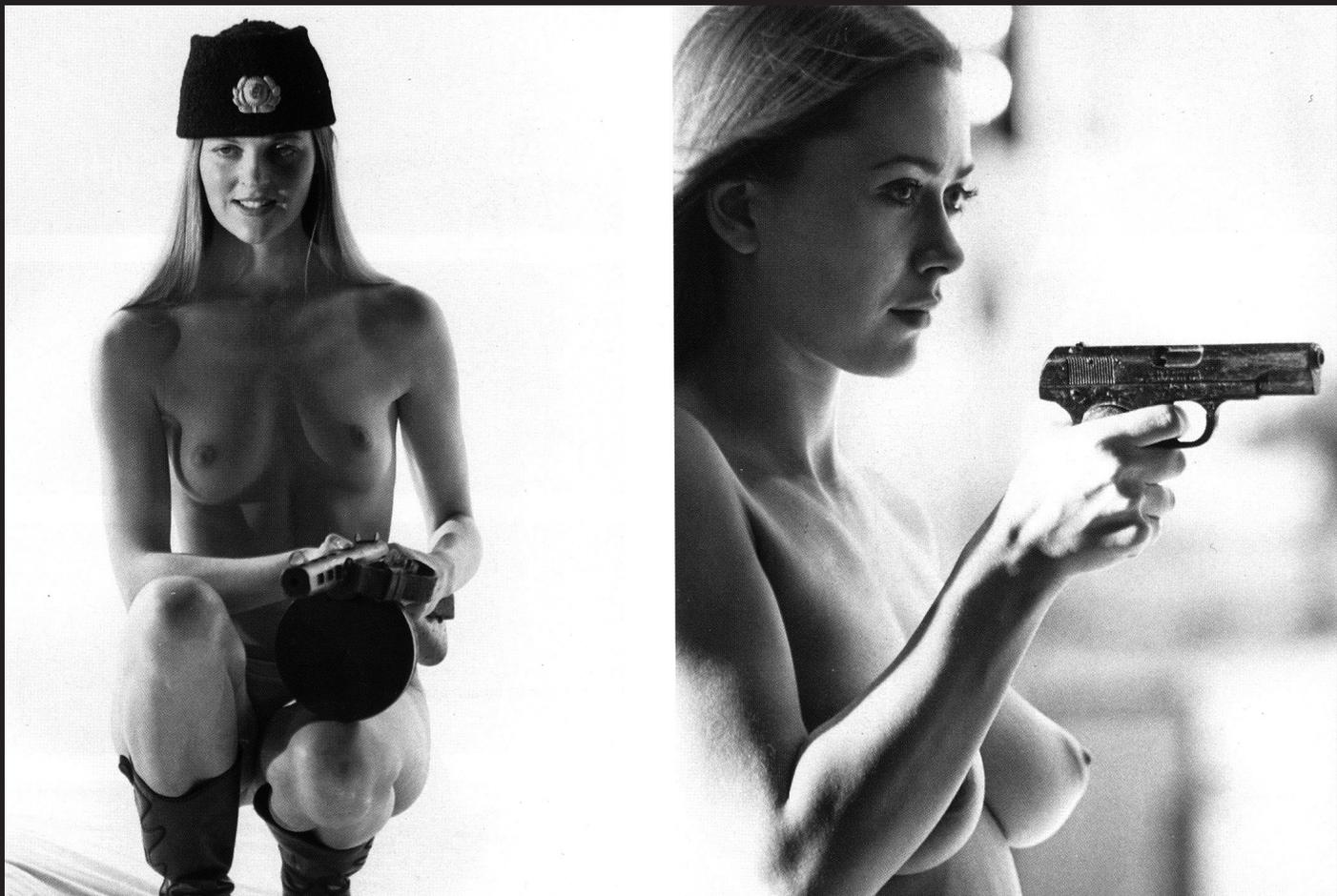
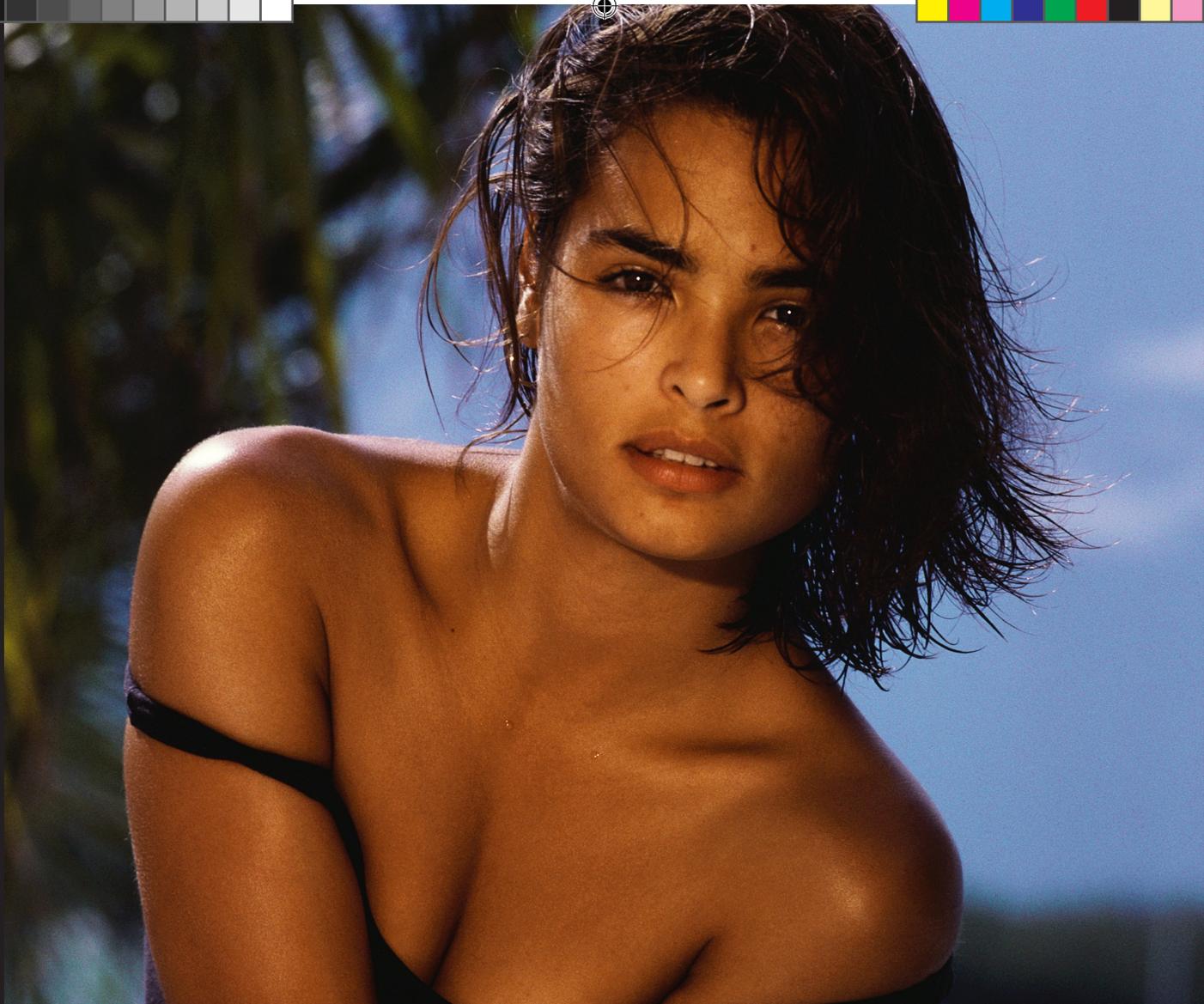
0 2 5

BOND & BEYOND



De Margaret Nolan (en haut à gauche) qui prête ses courbes au générique de *Goldfinger* en passant par Talisa Soto, Dalton girl de *Permis de Tuer* (en haut à droite) jusqu'aux images osées de Maurice Binder (ici en 1977, en bas à droite) : la sensualité et la suggestion font partie du monde de Bond.





EIDOLON

S'APPRÊTANT À EXFILTRER UN AGENT DU MI6 TRAVAILLANT AU CONSULAT DE TURQUIE, JAMES BOND SE RETROUVE PIÉGÉ À LOS ANGELES. FACE À LUI, LA CIA ET LES SERVICES SECRETS STAMBOULIOTES DÉTERMINÉS À PROTÉGER L'OPÉRATION « EIDOLON », TERME QUI SIGNIFIE... SPECTRE !

Valéry
Der-Sarkissian



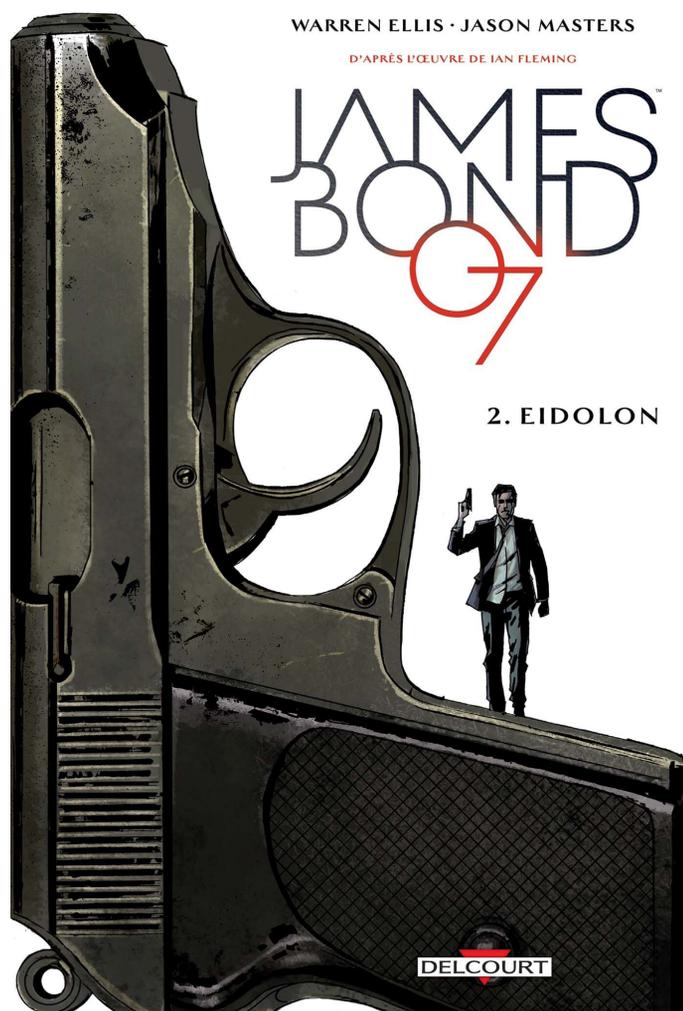
Second opus de la série initiée par le scénariste Warren Ellis et le dessinateur Jason Masters pour le compte des éditions américaines Dynamite, « *Eidolon* » se présente de la même manière que *VARGR*, l'ouvrage précédent : une réunion de six chapitres d'une trentaine de pages, précédemment publiés à l'unité entre mai et octobre 2016. Je n'évoquerai pas la qualité des dessins, d'un très haut niveau encore une fois. Pour preuve, les jets d'hémoglobine sont très bien reproduits.

Si *VARGR* épousait le canevas bondien par excellence (Bond est envoyé en mission à l'étranger, il fait face à un adversaire d'envergure, échappe à divers traquenards et fait échouer une menace d'ampleur internationale), *Eidolon* est radicalement différent. Hormis le premier chapitre et le début du second qui se déroulent à Los Angeles, le reste de l'intrigue prend part sur le sol britannique.

Eidolon, donc. Comme l'apprend M, polyglotte patenté, à Bill Tanner et James Bond qui n'ont pas fait de hautes études, « eidolon » est un mot qui signifie « spectre » en anglais et, de manière bien pratique pour le lecteur francophone, en français également. De quelle langue ce terme est-il issu ? Mystère. M n'entre pas dans le détail. On n'est pas chef des services secrets britanniques sans raison.

En l'occurrence, *Eidolon* est une opération de blanchiment d'argent qu'a montée le SPECTRE qui, sous la plume d'Ellis, semble être tombé bien bas. Touche d'originalité : les comptes sur lesquels transitent les sommes sont dissimulés au milieu d'avoirs détenus par la CIA, les services secrets turcs et le MI5, la Sécurité Intérieure britannique. Une cellule de 4 agents renégats au sein de chacun de ces services de renseignements fait tourner la boutique. Comme dans *VARGR*, le MI5 interdit aux agents du MI6 de vaquer armés sur le sol anglais. D'où soucis pour 007 qui ne sait plus à qui se fier. Bref, rien de bien terrible. Un scénario tel qu'un pistonné à Hollywood peut en produire pour satisfaire les pop-corneurs et les avides d'explosions à gogo.

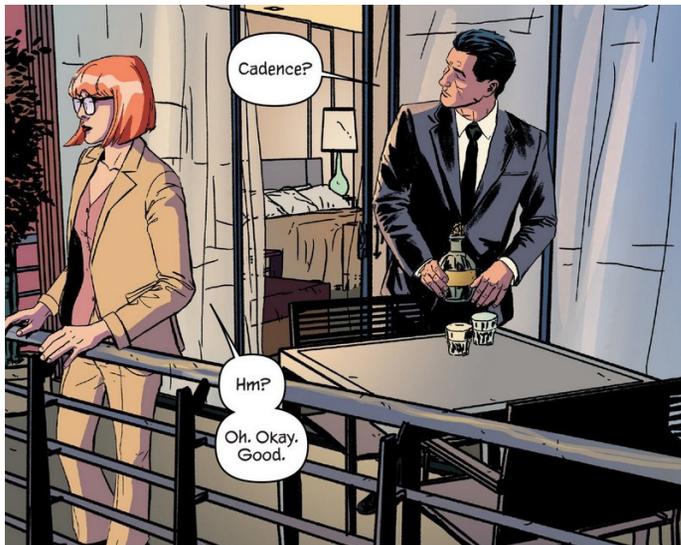
Et le côté bondien, me direz-vous ? Il est présent dans l'apparition des personnages créés par Ian Fleming. James Bond évidemment, mais aussi M, Bill Tanner, Money Penny, Q et Felix Leiter. Les représentations de Q et de Money Penny font ouvertement référence à l'univers cinématographique : Q ressemble à John Cleese et Money Penny, noire tout comme



M, se prénomme Eve et joue habilement de la gâchette, références évidentes à l'interprétation de Naomie Harris. Felix Leiter est de retour uniquement pour annoncer aux moutons, pardon aux fans qu'une série dont il sera le héros va voir le jour. À noter que Bond conduit une Aston Martin DB5, comme tout agent secret qui cherche bien évidemment à le rester.



Mais les coups de théâtre, les gadgets, l'exotisme, l'aventure, les adversaires plus vrais que nature ? Il n'y en a pas. Le seul véritable rebondissement est l'identité du chef de la cellule britannique. Au lieu de l'interroger, Bond l'abat car, ici, on n'est pas chez Maigret. Les gadgets ? Eh bien, comme les agents du MI6 ont l'interdiction de circuler armés, Q remet à Bond un revolver Uberti Cattleman Short Stroke CMS datant de 1873 (gag !) car ce ne peut être considéré comme une arme. L'exotisme ? Los Angeles et l'Angleterre. Los Angeles ?



Allumez votre poste de télévision, il y a de fortes chances pour que des images de la bourgade apparaissent à l'écran. L'Angleterre ? L'Angleterre, ses pubs, ses buveurs de bière et ses forêts à champignons... l'extase visuelle ! L'aventure ? Une bagarre dans un ascenseur, une poursuite en voiture, des empoignades et des fusillades en pleine rue... de l'inédit, du jamais-vu, de la fraîcheur scénaristique, quoi ! Avec une mention spéciale à la scène du tunnel.

Ah, la scène du tunnel ! Elle intervient au beau milieu de l'histoire et se compose de dix-huit planches. Là où un dessinateur de BD franco-belge de la grande époque aurait reproduit l'arrivée de 007 au seuil de ce fameux tunnel en 2 ou 3 cases, il faut 3 planches complètes au duo Warren-Ellis pour y arriver : Bond gare sa voiture, Bond fume, Bond réfléchit, Bond jette son mégot, Bond l'éteint par esprit civique, Bond traverse une forêt à champignons, Bond repère l'entrée du tunnel, s'approche de l'entrée, franchit l'entrée, pénètre dans le tunnel. Un scénario en béton armé avec un sens de l'intrigue



irréprochable. Dans le tunnel, Bond surprend des vauriens et une fusillade s'ensuit car c'est la méthode américaine pour faire avancer les histoires. Là, 007, qui tient à sa peau, tire sur les sources de lumière pour assurer sa sécurité et protéger sa fuite, ce qui fait que... au bout d'un moment, on y voit couic. Autant assister à une bagarre à coups de pioche d'un groupe de germinalistes au fond d'une mine de charbon plongée dans de sombres ténèbres.

Cessons les taquineries et redevenons sérieux. Après tout, il s'agit de SPECTRE. Dans une interview, Ellis avait prévenu, pour mettre l'eau à la bouche, que son agent spectrien serait pourvu d'une particularité physique. C'est le cas. Il est hideux. Défiguré. Il fait peur. La stricte moitié de son visage a été plus ou moins (plutôt moins) reconstruite par des chirurgiens qui se faisaient la main. Il se nomme Beckett Hawkwood, mais les lecteurs de Batman le connaissent surtout sous le nom de Double-Face. Beau plagi... euh, bel hommage. À la quatrième planche en partant de la fin, Beckett avoue qu'il n'est qu'un violent sadique tout à fait normal, qu'il ne souhaite pas être un génie du crime mais qu'il veut son pognon, mince, non mais des fois. Parfaite psychologie du personnage condensée en un seul phylactère. Tout au long de l'histoire, le gaillard aura arraché des têtes, crevé des yeux, menacé M, tenté à maintes reprises d'ôter la vie à 007 et, au cours des dernières pages, se retrouve face à face avec James Bond. Que va-t-il se passer ? Combat épique, lutte titanesque, affrontement d'anthologie ? Non. Puisque nous sommes vraisemblablement un dimanche, jour du Seigneur, Bond lui fait un sermon et lui parle de rédemption. Comme l'aurait dit un plombier achevant de déboucher des sanitaires : on touche le fond.

Dans *VARGR*, Bond torturait un homme qui avait tenté de le tuer au moyen d'injections de produits stupéfiants. Dans *Eidolon*, Bond et son compère Bill Tanner découpent en lanière, à l'aide de cutters, la peau d'un homme blessé immobilisé sur une chaise. Mais attention, avec le sourire ! On peut être tortionnaire et néanmoins faire preuve de cordialité.

Et pour finir sur une note humoristique, afin d'inciter les fans à acquérir ce bel ouvrage, voici la réponse que fournit Bond à sa passagère, après avoir jeté son pistolet dans une poubelle municipale : « *C'est l'Amérique. Je n'ai pas le temps de le donner à un enfant ou une personne mentalement déficiente, alors je le dépose dans une poubelle, à charge pour eux de le trouver.* » Roger Moore n'est pas loin ! ■

« *Eidolon* » scénarisé par Warren Ellis et dessiné par Jason Masters est publié en français aux éditions Delcourt - 15,95 euros.



RED NEMESIS

EN 1932, ANDREW ET MONIQUE BOND CHUTENT ET MEURENT DANS LE MASSIF DES AIGUILLES ROUGES, EN SAVOIE. TROIS ANS PLUS TARD, LE SAC À DOS DU PÈRE DU FUTUR 007 EST RETROUVÉ. ENFOUIS À L'INTÉRIEUR, UN COURRIER ET UN OBJET DEVAIENT ÊTRE REMIS AUX SERVICES SECRETS BRITANNIQUES.

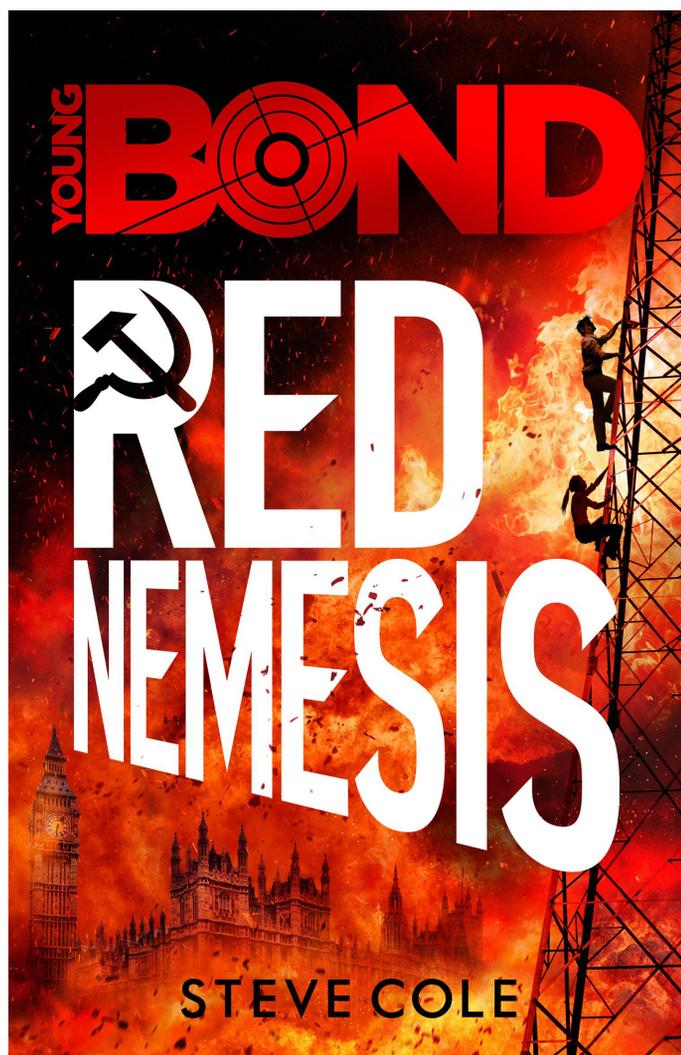
Valéry
Der-Sarkissian



Andrew Bond était VRP pour la firme d'armement Vickers, ce qui lui permettait de se rendre dans divers points chauds du globe où il pouvait tendre l'oreille et glaner ici et là des informations susceptibles d'intéresser la Couronne britannique. Il fournissait alors les éléments à son frère Max, un agent secret qui succombe du cancer en 1933, comme évoqué dans *SilverFin* de Charlie Higson (2005). Le courrier posthume est adressé au jeune James Bond, à charge pour lui de le remettre à son oncle. L'objet en question est une reproduction de la cathédrale Saint-Basile, située sur la Place Rouge, à Moscou. Bizarrement, la lettre a été codée de telle manière que seul James puisse la déchiffrer et le souvenir russe a été rapporté du dernier voyage que le couple Bond a effectué en Russie, cela avant leur départ pour la Savoie. Pourquoi ne pas les avoir remis à leur fils à ce moment-là ? Une première étude du document laisse penser qu'Andrew Bond avait découvert l'existence d'un complot russe sur le sol anglais. Or, trois ans plus tard, rien ne s'est produit. Pourquoi ? L'opération a-t-elle été annulée ou ce délai était-il nécessaire pour en parachever l'exécution ? Entraîné par Adam Elmhirst, l'agent du SIS rencontré lors de l'aventure *Shoot to Kill* de Steve Cole (2014), James Bond s'envole à Moscou pour découvrir la vérité.



030



Ian Fleming passait des mois à rassembler de la documentation avant de rédiger dans sa villa jamaïcaine, Goldeneye, l'aventure de 007 qui serait publiée l'année suivante. Ses intrigues étaient souvent délirantes mais, talent oblige, il parvenait à ce que le lecteur y croit en parsemant ses récits de descriptions, de détails et d'anecdotes, bref de tout ce qui en constituait la chair. Ses personnages étaient travaillés, leurs représentations fines et développées, leurs biographies originales et détaillées, cela afin de créer l'illusion de leur réalité. Les récits étaient conduits de main de maître... sauf rares exceptions tel le revirement de Pussy Galore à la fin de *Goldfinger* (1959), soyons honnêtes !

Fleming est mort en 1964, nul ne parviendra à l'égaliser. C'est discutable. Un des repreneurs du personnage de James Bond a réussi l'exploit de rédiger à la manière du Maître des récits captivants, de proposer des intrigues inédites, cohérentes, surprenantes, des histoires documentées révélatrices d'un véritable travail de recherches et, ma foi, d'un vibrant hommage à l'œuvre originelle : Charlie Higson. Un autre est parvenu à donner vie au seul méchant qui puisse égaler ceux de Fleming : Anthony Horowitz, dont le roman *Trigger Mortis* (2015) est intégralement bâti sur le personnage du milliardaire coréen Jason Sin, son passé, ses fêlures et son mortel objectif.



Évoquons maintenant le cas de Steve Cole, le monsieur qui a pondu ce livre intitulé *Red Nemesis*. D'une bête de somme, on ne fera jamais un étalon. Cole nous a précédemment délivré trois daubes, il était normal qu'il achève par une bouillabaisse éditoriale.

Quid une bouillabaisse éditoriale ? C'est un ouvrage commandé par un éditeur à un petit faiseur de livres, ouvrage destiné à des gogos qui s'empresseront d'acquérir le produit. Bref, une escroq... euh, du commerce.

Dans sa fameuse préface aux éditions Robert Laffont, dans les années 1980, Francis Lacassin expliquait que James Bond devait affronter son égal dans un duel d'anthologie. Face à Bond, il fallait un méchant d'exception, un adversaire plus vrai que nature. Eh bien, dans *Red Nemesis*, il n'y en a pas. Remarquez, je suis méchant, il n'y en avait pas non plus dans *Solo* de William Boyd (2013) ni dans la bande dessinée *Eidolon* (2017, scénarisée par Warren Ellis et dessinée par Jason Masters). Dans ces derniers, Bond ne faisait face qu'à deux seconds couteaux, des mercenaires par ailleurs physiquement semblables puisque défigurés pour moitié. Écrire des histoires bondiennes sans l'élément bondien fondamental, ça doit être une nouvelle mode. Dans *Red Nemesis*, nous avons droit à des fantoches, l'Imitateur et la Velada, qui servent à passer les plats à Bond. Le fait qu'ils soient dépourvus de nom donne déjà une petite idée quant à leur absence d'épaisseur.

Une astuce quand on n'est pas un auteur talentueux : raconter une histoire avec un traître. Le traître est aux histoires d'espionnage ce que les jumeaux et les sosies sont aux romans d'énigmes : des lieux communs. Ça permet de fournir des rebondissements artificiels : tout ce que Bond tentera échouera vu qu'un félon lui glisse des bâtons dans les roues. Une technique qui fonctionne *ad nauseam* tant que le héros n'a pas découvert qui contrarie ses efforts.

Red Nemesis se compose de 300 pages. On pourrait penser que Cole maîtrise son intrigue et qu'il la fait évoluer en véritable professionnel. Que nenni ! Pour le remplissage, rien

ne vaut de belles bagarres. Une chouette baston tous les deux ou trois chapitres (le bouquin en compte 33), rien de tel pour délayer ! Les chapitres étant très courts, Cole les interrompt régulièrement pour créer du suspense à deux kopecks : Bond va-t-il être égorgé ? Bond va-t-il être abattu ? Bond va-t-il être décapité ? Hou là là, j'espère que non !

Qui dit James Bond, dit cascades en série et action à foison. Les œuvres d'Higson et d'Horowitz sont d'ailleurs loin d'être soporifiques. Mais là où ces deux derniers faisaient en sorte que les événements conduisent James Bond à se surpasser et à accomplir un exploit, Cole fait exécuter un acte stupide à notre héros pour le plaisir de signaler qu'avec lui on en a plein les mirettes. Démonstration : la scène de bagarre dans l'ascenseur (mâtin, quelle originalité !). Bond et Elmhirst arrivent à l'hôtel National, à Moscou. Ils empruntent les escaliers jusqu'à leur étage, le deuxième, car l'ascenseur est en panne. Sur le palier, un vilain Russe les attend. Il les agresse et vole un document à Elmhirst. À ce moment-là, la logique voudrait que le bandit dévale les escaliers à toute vitesse. Non. Il se précipite vers la cage d'ascenseur en panne, ouvre les portes, enfile tranquillement des gants et agrippe le câble pour se laisser glisser sur le toit de la cage, deux étages plus bas. Bond, au lieu de l'attendre pépère au rez-de-chaussée, se jette à son tour sur le câble, se brûle les paumes et affronte le gaillard avec ses mains râpées. Je vous rassure : une noisette d'arnica plus tard, Bond se portera comme un charme. Et il aura beau se faire régulièrement abîmer le portrait, il n'en portera strictement aucune marque.

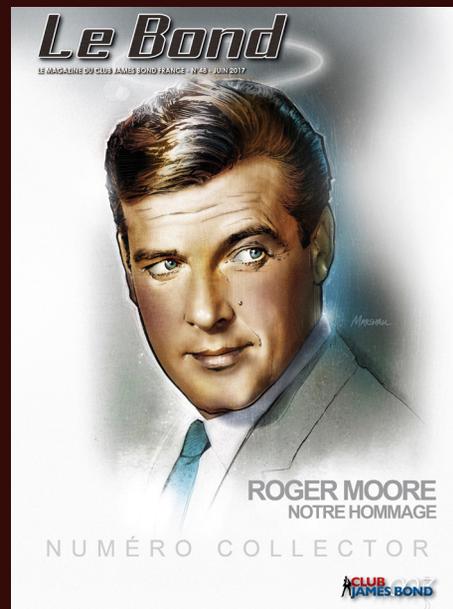
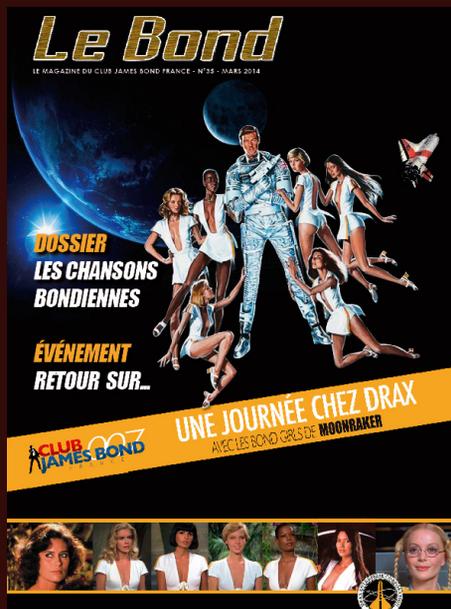
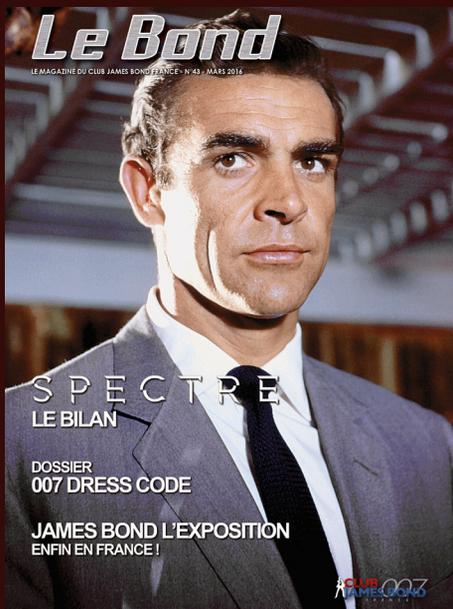
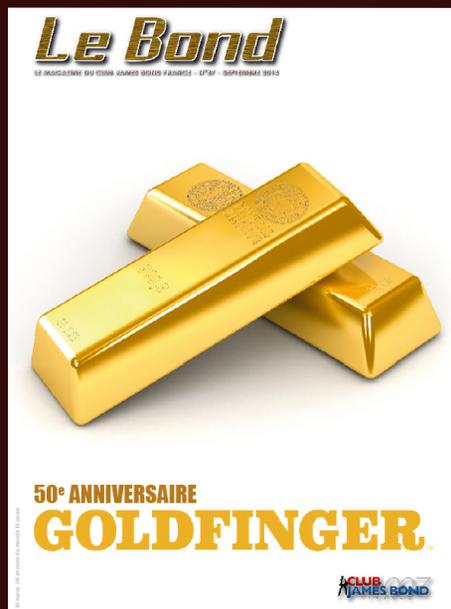
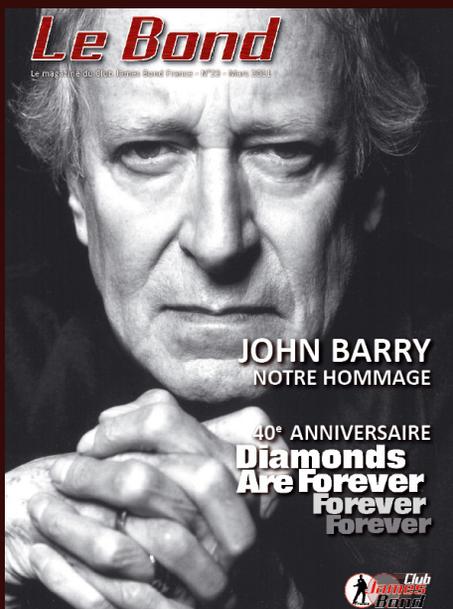
La présente série, Young Bond, se voulait à destination d'un lectorat adolescent. Pourtant, les ouvrages d'Higson, qui avait initié la série, sont également appréciés par des adultes. Steve Cole avait signé pour la fabrication de quatre produits. Les quatre objets ont été livrés, Cole peut se retirer. Le règne de l'artificiel, du superficiel, de l'incohérence et de l'à-peu-près s'achève. J'ai comme une envie de sabrer le champagne. ■

James Bond will return in Anthony Horowitz's next book (2018)

Red Nemesis (2017) par Steve Cole, 320 pages, publié aux éditions Doubleday, existe aux formats relié (environ 18 euros) et broché (environ 10 euros).



BONS BAISERS DU CLUB



La sélection de la Rédaction, les 10 meilleurs Le Bond à lire et relire...

0 3 2

NOBODY DOES IT BETTER... FIFTY TIMES*

CE CINQUANTIÈME NUMÉRO DE VOTRE *LE BOND* CLÔT UN CHAPITRE MAJEUR DE L'HISTOIRE DE NOTRE CLUB. NÉ SOUS LES AUSPICES DE LA FUSION DES CLUBS PRÉEXISTANTS EN 2005, LE MAGAZINE – DANS SA FORME ET SON TITRE ACTUEL – A JOUÉ D'EMBLÉE LA CARTE DU COLLECTOR AVEC HAUT DEGRÉ D'EXIGENCE. POUR NOS PLUS GRANDS PLAISIRS...



Pierre Fabry

Du glamour sur papier glacé. Un « bel objet » qu'on prendrait plaisir à feuilleter, à lire (et relire). À la fois dans l'actualité et intemporel. Bref égal au mythe qu'il revisite. La « commande » était simple. Le président n'avait qu'une exigence (à vrai dire il en a toujours plusieurs, mais nous en omettons certaines...) : que la « une » soit toujours dédiée à une femme, une Bondgirl.

Comment passer du « fanzine » au magazine, sans trahir l'esprit de notre association ? Comment s'institutionnaliser sans perdre sa liberté de ton ? Comment faire « plus journal » sans se prendre au sérieux ? Comment vous plaire et nous faire plaisir chaque fois ? Comment ne pas se répéter ? Le challenge était grand, le pari risqué, autant qu'une mission bondienne.

L'issue était pourtant là devant nos yeux : la passion. C'est la richesse d'un collectif, celui d'une saga cinquantenaire, avec ses acteurs, ses techniciens, ses talents souvent humbles... C'est aussi la richesse de vos talents, vous qui écrivez, imaginez, filmez, photographiez, relayez, lisez... Ressources toutes inépuisables.

Parfois, la gestation est longue, douloureuse. À mesure qu'il grandit, il suscite débats et discussions sans cesse plus animées. Toute la difficulté d'un passage, de l'enfance à l'adolescence puis à l'âge adulte. (Mais a-t-il vraiment terminée sa mue... ?)

Pourtant le résultat est là. En cinquante numéros et plus d'une décennie d'existence, *Le Bond* est devenu plus qu'un bulletin de liaison. Il est le reflet de la vie de notre héros, de notre association, de l'actualité bondienne, de l'évolution de ce personnage auquel peu de monde croyait. Et que désormais tout le monde attend, reconnaît voire envie.

Pour nous, rédacteurs, concepteurs et ceux qui dans l'ombre vous permettent de le recevoir c'est un bébé. Le nôtre. Pour vous, lecteurs, ce sont quelques grammes de passion attendus chaque trimestre avec gourmandise. Pour nous tous, ce sont des souvenirs et des rencontres.

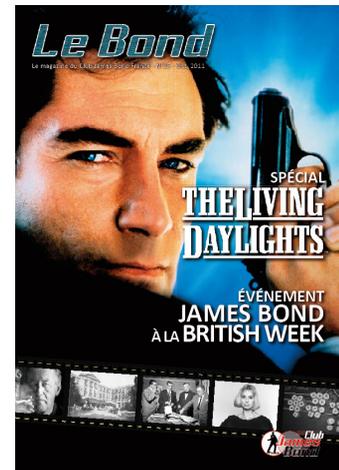
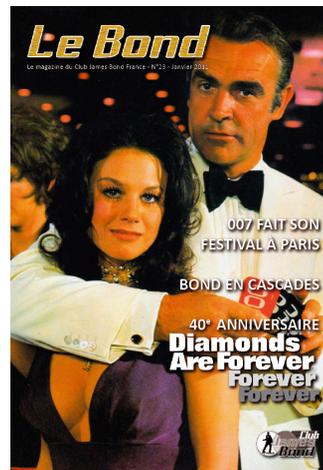
Comment ne pas évoquer tous ces héros et les artisans de la saga que nous avons eu l'honneur et le bonheur de croiser ? Pour une interview, une rencontre, une journée... Les citer tous serait fastidieux. Ces pages en gardent les traces. La rencontre – tant préméditée, merci Olivier – avec Georges Beller dans les premières pages de cet opus, résume à elle seule tout l'esprit de ce que nous sommes.

Il faut ensuite revenir sur nos propres (re)trouvailles. Là encore, je ne vous ferai pas une nouvelle fois la liste de ces événements improbables et merveilleux qui si souvent furent pour nous l'alibi pour illustrer superbement ces pages : avant-premières, conventions, vernissages, événements...

Si les années passent, si l'Histoire se répète, si parfois l'angoisse de la page blanche nous guette, si l'inspiration nous manque, si les valeurs ou les solidarités fondamentales s'estompent à mesure que l'individualisme gagne, n'oublions pas qui nous sommes, sans nous prendre au sérieux. (Le) Bond entend rester fidèle à lui-même : vous donner le meilleur, vous surprendre, vous faire rêver. Comme le disait le sieur « Q » en tirant sa révérence (*Le monde ne suffit pas*) : « *I've always tried to teach you two things : First never let them see you bleed (...) Always have an escape plan...*** » (*Le Bond will return...*) ■

*Clin d'œil - bien sûr - à la phrase d'accroche de la campagne de promotion préventive anglo-saxonne d'*Octopussy*, en 1982.

** Q : (...) j'ai toujours essayé de vous enseigner deux choses, la première, ne jamais laisser voir qu'on est blessé. /BOND : Et la seconde ? /Q : Toujours avoir un plan d'évasion...



Les Une des *Le Bond* sont l'occasion de nombreux essais pour trouver la bonne photo, voici deux couvertures non retenues.

LE MOT DE M

« JOUISSONS
DU MOMENT
ET DU MOMENT
QUI LE SUIT »



Luc Le Clech, Président du Club James Bond France

Comme c'est notre habitude désormais, le contrat est une fois plus que largement rempli. Nous voici à l'aube de notre vingtième assemblée générale. Un événement de taille nous a permis de fêter notre anniversaire dignement. Et voilà votre dernier magazine de l'année en main, avec je l'espère une attente fébrile de votre part pour commencer 2018 sous de bon(d) auspice.

Mais je me dois de tempérer mon excitation. Si cette année fût faste à vos yeux en façade, elle est assez catastrophique au niveau financier. Mettre sur pied cette journée anniversaire avec nos invités anglo-saxons fut fatal. La participation trop faible pour amortir les coûts, et en même temps la nécessité de boucler tout cela très amont (cinq mois à l'avance) ont fait le reste. Prenez ensuite train, hébergement, repas et cachets ; ajoutez-y le bateau et le déjeuner sur place, vous avez la recette parfaite pour faire disparaître votre trésor de guerre. Ce précieux trésor qui nous permet tout les ans d'amorcer la pompe des premières dépenses de l'année suivante. Et bien ce trésor, nous ne l'avons pas pour 2018. Ceci nous amène à une extrême prudence en ce qui concerne le calcul du budget de l'année à venir.

Avec le conseil avisé de notre trésorier, le Bureau et moi-même avons toutefois pris la décision de ne pas toucher au montant des cotisations en introduisant toutefois une option juste pour cette année : ne vous proposer que trois Le Bond et un Archives 007 « Les Années Dalton » (pour ceux qui sont en formule « Gold »).

Bien entendu, si les ré-adhésions vont bon train, je m'engage à vous offrir un nouveau portfolio composé partir de photos inédites que feu Guy Hamilton avait offert au Club voilà trois ans. Le nombre d'adhésions justement puisqu'on en parle est en baisse depuis la sortie de *Spectre*. C'est une tendance que nous constatons après la sortie de chaque opus : l'annonce et la sortie imminente d'un film boostant à nouveau les adhésions. Mais, vous vous en doutez, cela impacte fortement notre façon de gouverner cette pirogue fragile qu'est votre association.

2018 va voir d'autres changements. Le principal : une nouvelle maquette du *Le Bond* sur laquelle Vincent Côte et Jean-François Rivière ont beaucoup travaillé avec Pierre Fabry en maître d'œuvre. Voilà (00)7 ans que notre magazine n'a pas été totalement revu. C'est le bel âge pour faire peau neuve. Donc jouissez de ce numéro et du prochain à venir en mars. En ce qui concerne un éventuel événement, rien n'est encore figé. Une fois de plus, l'aspect financier sera déterminant. Vous savez que je veille sur les occasions de nous retrouver ; je ne manquerai donc pas pas de sauter sur une belle occasion, si elle se présente...

D'ici là, toute l'équipe et moi-même souhaitons à vous et vos proches de bonnes fêtes de fin d'année.

Viva 2018 & Viva James Bond !

Le Bond est le magazine édité par
le **Club James Bond France**,
le Club des Fans de James Bond.

Club James Bond France
7 rue Chico Mendes
77420 Champs-sur-Marne

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech

ISSN : 1168-6499
Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication : Luc Le Clech - Rédacteur
en chef : Pierre Fabry - Rédacteur en chef technique :
Vincent Côte.

Bouclage du Le Bond n°50 : le 5 décembre 2017.

Ont collaboré à ce numéro : Raymond Benson, Yvain
Bon, Olivier Crave, Valéry Der Sarkissian, Guillaume
Évin, Pierre Fabry, Luc Le Clech, Frédéric-Albert Lévy,
Philippe Lombard, Pierre Rodiac, Éric Saussine.

Crédits photographiques : Clichés des films de la
saga & logos associés (dont gunbarrel & gun logo
symbol) : Eon Productions, Danjaq, LLC / MGM/

United Artists Corporation, tous droits réservés
© Autres : Playboy magazine © Joël Villy, CJBF©

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut
être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans
autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés
sans but lucratif. Nous remercions les ayant droits précités de leur
compréhension.

France : 10 euros / UE : 15 euros

www.jamesbond007.net
facebook.com/ClubJamesBondFrance

Le Bond REVIENDRA...



THE ROBERT MCGINNIS HOLLYWOOD EDITION

© by Robert McGinnis. All rights reserved.



UN NUMÉRO
EXPLOSIF!

ARCHIVES
007
LES ANNÉES
TIMOTHY DALTON
INCLUS DANS
L'OFFRE
GOLD



  jamesbond007.net

archives

LES ANNÉES

**TIMOTHY
DALTON**

à paraître en 2018

 **CLUB
JAMES BOND**
FRANCE

N o b o d y d o e s i t b e t t e r